

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

PRINTEMPS 1931 CAHIER XXVII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

CAHIER XXVII

PRINTED IN GERMANY

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

AMPHION

ANDRÉ DELONS

POÈMES

JOÉ BOUSQUET

L'OMBRE D'UNE OMBRE

* * *

UN MIRACLE DE NOTRE-DAME

ADAPTATION DE JEAN SCHLUMBERGER

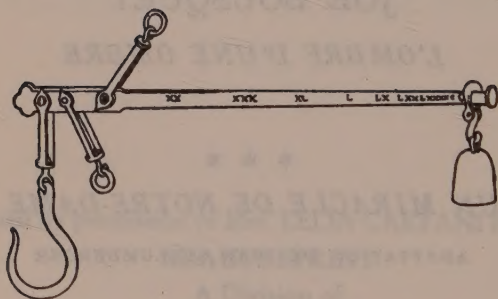
GEORG BÜCHNER

WOYZECK

TRADUIT DE L'ALLEMAND

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 2097



AMPHION

MÉLODRAME

Musique d'Arthur Honegger.

A IDA RUBINSTEIN.

AMPHION

DÉCOR ET MISE EN SCÈNE

Une brèche ou fente immense dans la roche du sommet d'une montagne se découpe sur le ciel, qui est visible depuis le haut du théâtre jusqu'au niveau de la scène.

L'étage inférieur des deux masses rocheuses de droite et de gauche est planté d'arbres puissants, chênes, hêtres, châtaigniers. Au-dessus, paraît la région minérale nue. Vers la cime de droite la roche affecte des formes cristallines, faisceaux de prismes enchevêtrés, dont quelques facettes sont vaguement lumineuses. Un peu de neige brille çà et là sur ces hauteurs.

Au milieu de la scène, une mare ou fontaine d'eau sombre. Autour d'elle, se dressent des blocs de granit ou de basalte. Tout un désordre de tels blocs s'aperçoit au fond et ferme la brèche vers le bas.

Dans les régions boisées sont ménagés des chemins et des plans praticables où des scènes secondaires peuvent se représenter.

Le ciel nocturne devra être exécuté d'après les photographies de la Voie Lactée. Poussière de poussière lumineuse, avec quelques astres de diverse grandeur et de noirs vides çà et là.

Au lever du rideau, des créatures nocturnes dansent par petits groupes, en divers points du paysage. Elles disparaissent, n'étant demeurées visibles que le temps d'être aperçues dans les ténèbres transparentes.

Entrent de droite et de gauche des hommes et des femmes qui se cherchent, se parlent par signes, se disposent sous les arbres. Ils

AMPHION

CHANT ET PAROLE

CHANT DES SOURCES

(Voix d'enfants.)

Nous, Sources, gentils à gazouiller,
Plaignons le terroir mortel !
Des larmes de la roche
Découle notre vie.
Par nous pleure la Terre
Pleurant jusqu'à la mer.

Entrée d'Amphion.

Une brève et sourde lanté, on bien quelques traits rapides
annoncent l'entrée d'Amphion. Il apparaît resplendissant, courbé
quelque être sauvage, bête, on femme monstrueuse, on esquisse. Il
pose sur cet être, le lève à s'abattre à ses pieds et tirant un glaise
court, il s'oppose à l'égarer.

UNE VOIX

Pourquoi ? Pourquoi ?

Laisse vivre la vie.

Laisse la terre en son sein se mouvoir.

se préparent au repos, rentrent bientôt dans les ombres du couvert.

On entend dans le calme l'Harmonie des Sphères.

Note aiguë et inhumaine, suggérant une rotation vertigineuse constante.

Sur cette note monotone se détache bientôt le

Entrée d'Amphion.

Une brève et sourde fanfare, ou bien quelques traits rauques annoncent l'entrée d'Amphion. Il apparaît maintenant courbé quelque être sauvage, bête, ou femelle monstrueuse, ou oégipan. Il pèse sur cet être, le force à s'abattre à ses pieds et tirant un glaive court, il s'apprête à l'égorger.

CHANT DES SOURCES.

(Voix d'enfants.)

Nous, Sources, goutte à goutte

Pleurons le temps mortel !

Des larmes de la neige

Découle toute vie,

Par nous pleure la Terre

Pleurant jusqu'à la mer.

UNE VOIX.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Laisse vivre la vie...

Laisse la mort aux mains des immortels !

Amphion se redresse, jette son arme. La proie s'enfuit vivement. Amphion, après un instant d'hésitation, se dirige vers une sorte de grotte ou excavation très peu profonde ; il se dépouille de la peau qui couvrait ses épaules, s'assied, contemple le ciel étoilé.

Puis s'allonge et s'endort.

LES RÊVES

Le ciel étoilé s'obscurcit peu à peu.

Sur le champ des ténèbres viennent les Rêves visiter le dormeur. Deux guerriers couleur de sang l'attaquent. Un monstre les dévore. Des personnages vêtus de bizarres lambeaux. Un Roi d'argent, etc...

Amphion se débat dans les liens du sommeil.

Paraît le *Songe Amoureux*, que figure une danseuse quasi nue sous un long manteau. Elle s'empresse autour de lui, le caresse, se joue, s'envole à chaque mouvement du dormeur Amphion.

LES MUSES

a) Entrée des Muses.

UNE MUSE *sort de la fontaine et appelle :*
Muse !

UNE DEUXIÈME MUSE *surgit d'un roc et appelle :*
Muse !

UNE TROISIÈME ET QUATRIÈME MUSES *semblent se détacher des rameaux d'un grand hêtre et appellent de même :*
Muse ! Muse !

Ces appels à *mezza voce* et presque simultanés.

Elles portent de petites ailes au front.

Elles se trouvent dans l'ombre, où elles forment des figures éclairées. Elles s'assemblent, se prennent leurs mains.

PREMIÈRE MUSE.

Je vois ce qui n'est point !

DEUXIÈME MUSE.

Je sais ce qui n'est plus !

TROISIÈME MUSE.

Je fais ce qui sera !

QUATRIÈME MUSE.

Moi, je ne puis qu'aimer !

PREMIÈRE MUSE.

Mes sœurs ! Belles abeilles,

Obéissons au dieu, consacrons ce mortel !

DEUXIÈME MUSE.

Aux enfers du sommeil son âme se débat !

TROISIÈME MUSE.

Il soupire !

QUATRIÈME MUSE.

Il se plaint !

Combat des Muses avec les Rêves.

Elles chassent et dissipent les Rêves. Le dernier épisode est une lutte gracieuse avec le Songe Amoureux.

Elles se réunissent alors autour d'Amphion, lui baisent les mains, se parlent par gestes, désignent le ciel.

Tonnerre très loin.

LITURGIE.

La scène s'obscurcit tout à fait. Sur les ténèbres le seul groupe est éclairé, Amphion d'une lueur argentée, les Muses d'une clarté bleuâtre.

A. — ENCHANTEMENT.

Les Muses charment Amphion endormi, prodiguent sur lui des gestes d'enchantement. Circulent autour de sa couche en murmurant la psalmodie ou

DEUXIÈME MUSE.

Il désire...

PREMIÈRE MUSE.

Il croit vivre !...

Prenons garde, mes sœurs, que l'excès du tourment

Avant l'aube ne le délivre !

A l'ouvrage !

Mais dissipons d'abord ce désordre de songes !

Amphion change d'attitude. Comme il lève le bras, l'une des Muses lui baise la main et le rapaise.

B. — LITURGIE. SOLENNEL.

Les Muses se groupent alors autour d'Amphion dans une forme solennelle. Une aux pieds, l'autre à la tête, les deux autres au delà de son corps, face au public.

Elles tournent le visage vers le Ciel, tendent les mains.

BERCEUSE MAGIQUE.

Homme qui dors,
La nuit t'éclaire
Et le silence
Est fait de Muses !

CHŒUR DES MUSES.

De l'intelligence divine,
Chères filles toutes fidèles,
Ce beau sommeil apaisé par nos mains
Livre cet homme au Dieu !

UNE MUSE.

O quelle sainte paix sur ce visage pur !

UNE MUSE.

Il s'y forme un sourire abandonné aux astres...

(Tonnerre lointain.)

(Les Muses se prosternent.)

UNE MUSE.

Ce corps si clair, si calme, est pareil à l'autel,
A la pierre sacrée...

UNE MUSE.

Et son âme a perdu les chemins de la vie.

UNE MUSE.

Il est comme éternel, ignoré de soi-même !

UNE MUSE.

Il n'est plus à présent que celui qu'il sera !
Qu'il écoute l'abîme !

VOIX D'APOLLON. (*La voix doit paraître se produire au milieu de la scène.*)

Amphion !!

LES MUSES.

Apollon !

LES ECHOS. (*Basses profondes.*)

Apollon !

CHŒUR DES MUSES.

Je te salue au sein de la parfaite nuit,

...
...
...
...
...

...
...
...
...
...

...
...
...
...
...

Maître de la lumière !
Qu'il est doux au milieu des ombres
D'ouïr la parole puissante !

UNE MUSE.

O Cause du Soleil, les ténèbres t'adorent,
Et les faibles humains
Songent dans leur sommeil d'une splendide aurore
Qui tombe de tes mains !

UNE MUSE.

Visite ce mortel ! Emerveille son cœur !
Que son démon docile obéisse à la voix
De la Sainte Sagesse,
Apollon !

LES ECHOS.

A-po-llon !

CHŒUR DES MUSES.

Frappe, ô Dieu, frappe, éclaire, illumine,
De ta voix éternelle,
Frappe celui-ci, Amphion !
Comme le pur soleil frappe au sommet du mont

Tonnerre lointain.

Les Muses prosternées. Offrande.

La clarté qui est sur Amphion se dore.

Frémissement d'Amphion.

Et fait étinceler la cime la plus haute !

Frappe, ô Dieu ! Viens, ô Dieu !

LES ECHOS.

O Dieu !

VOIX D'APOLLON.

Amphion !... Je t'ai choisi !

Entre mille, entre tous,

Comme choisit l'amour,

Comme une cime est choisie de la foudre,

Je t'ai choisi !

Ecoute !

Ame toute profonde, écoute et reçois Apollon !

LES MUSES.

Apollon !

LES ECHOS.

Apollon !

Frémissement.

VOIX D'APOLLON.

Ecoute !

Je veux être par toi présent et favorable
A la race mortelle.

Je place en toi l'origine de l'ordre,
J'habiterai ton moment le plus pur,
Et désormais s'accompliront

Sur la face de la terre

Des actes vénérables

Où paraîtra la céleste sagesse !

Je te confie l'invention d'Hermès !

Je te remets l'arme prodigieuse,

La Lyre !

Amphion, Amphion,

Eveille le son vierge et triomphe par lui !

Tu chercheras, tu trouveras sur les cordes bien tendues

Les chemins que suivent les Dieux !

Sur ces chemins sacrés les âmes te suivront

Et l'inerte matière et les brutes charmées

Seront captives de la Lyre !

Les Échos dispersent et diversifient le nom du Dieu.

Arme-toi de la Lyre ! Excite la nature !
Que ma Lyre enfante mon Temple,
Et que le roc s'ébranle au nom du Nom Divin !
Tire-moi du chaos ces ruines des monts,
Offre-moi dès l'aurore un sanctuaire clair,
Qu'une immense cité l'entoure de prières,
Et que tes mains vers moi s'élèvent
Pour m'offrir ce que j'ai créé !
Amphion !

LES MUSES.

Apollon !

LES ECHOS.

A-pollon !

VOIX D'APOLLON. (*Dolce.*)

Et vous, délicieuses,
Muses toutes fidèles,
O chères, ô pieuses,
O sages, ô diverses !
Aimez-le, gardez-le !... Mais sachez que pour lui

Tonnerre sourd.

Les Muses se relèvent. Elles baisent les pieds, les mains, le front d'Amphion.

Nuit presque totale. — On entend les Muses qui appellent dans l'ombre :

La lumière revient peu à peu et se teinte progressivement des couleurs de l'aurore. Les Muses ont disparu. On aperçoit la Lyre et le Plectre aux pieds d'Amphion. Rumeur vague de la nature vivante qui se réveille.

Cris d'oiseaux. Murmure des eaux.

Reprise du *Chant des Sources*.

Un être semi-animal bondit poursuivi par un autre. A peine enfuis, on voit des hommes et des femmes sortir des bois. Les uns courent en chasse, les autres se hâtent vers divers travaux. Une femme vient puiser à la fontaine. Une autre s'y mirer, et d'échevelée qu'elle était se fait nattée et coiffée. Des enfants jouent et se querellent. Amphion s'agite.

Il n'est plus de bonheur... Il ne vit que pour moi !
Je l'ai choisi,
Comme une cime est choisie de la foudre !

CHŒUR LOINTAIN.

Amphion, sois miracle
Et du miracle admirable victime !

LES MUSES.

Muse ! Muse ! Muse !

RÉVEIL D'AMPHION.

Pendant cette scène, les divers personnages se retirent peu à peu. L'orchestre rythme les actes successifs d'Amphion.

Il s'accoude. Contemple. Stupeur et actes du réveil. Il s'assied brusquement sur sa couche. Se dresse. Fait quelques pas, aspire l'air du matin. Il descend vers la fontaine et y boit longuement.

Il danse comme pour se délier les membres. Ramené par cette ébauche de danse au lieu de son sommeil, il aperçoit la Lyre. La Lyre doit être conforme à la description de Philostrate et autres anciens.

Amphion la contemple avec étonnement. Il la saisit, la manie curieusement. S'avance vers le spectateur, la brandit par l'une des cornes, en détache le Plectre qui y était attaché par une cordelette d'or.

I

Il frappe tout à coup... Une corde vibre. *Son rauque et puissant*, auquel répond un violent coup de tonnerre.

Un bloc se renverse à grand bruit.

Des personnages surgissent épouvantés, d'autres entrent, se heurtent, ébauchent une lutte, et sortent en combattant furieusement. Effet panique. Stupeur et terreur d'Amphion. Il regarde la Lyre avec une crainte sacrée. Il revient à soi. Il tente un nouvel essai.

II

Deuxième son. — Une autre corde touchée rend un son délicieux. Quelques roches sans bruit se dressent ou roulent ou glissent vers le héros. Des amants et des amantes paraissent, se tendent les bras, se nouent et s'éloignent lentement.

Amphion repose la Lyre. La considère et se recueille.

Il s'est assis sur une pierre au bord de l'eau en laquelle paraît son image.

Son rêve peu à peu lui revient à l'esprit.

On entend vaguement la Berceuse des Muses murmurée à bouche fermée.

Amphion se relève et invoque le Ciel.

SCÈNE

LES MUSES INVISIBLES.

Amphion !

AMPHION.

Qui m'appelle ?

LES MUSES.

Toi-même !

(*Psalmodié.*) Qu'il te souviennne de toi-même !

AMPHION. (*Parlé.*)

I

Qui parle ?... Il me souvient... Une voix souveraine,
Une voix sans visage a parlé dans la nuit...
N'ai-je pas entendu des paroles fatales ?
— Retrouverai-je les chemins
Des merveilles de l'ombre ?

Mélodrame.

II

O voix toute-puissante !
On a dit... On parlait...
Comme l'abîme étoilé eût parlé,
Lui qui semble toujours,
Par le silence et par les astres,
Interroger la race misérable
Aux âmes éphémères !

III

Il a dit... Le Ciel-qui-parle
A dit :

« AMPHION !

« Je t'ai choisi !... Comme choisit l'amour !
« Comme une cime est choisie de la foudre !
« Je t'ai choisi !
« Je te remets l'arme prodigieuse
« La Lyre !...
« Arme-toi de la Lyre ! Eveille le son vierge !
« Que ma lyre enfante mon Temple !... »

Bien scandé.

Un peu chanté.

Voix de visionnaire coupée, haletante.

IV

Arme mystérieuse, quel pouvoir est le tien !
O grande Arme qui donnes la vie et non la mort !
Toi dont les traits divins
Percent l'âme du monde !
A peine j'effleurai tes cordes d'or
Par le Dieu durement tendues
Ciel et Terre ont frémi !
Et j'ai senti la roche tressaillir
Comme la chair d'une femme surprise !
J'ai vu
La fureur et l'amour naître dans les mortels
La fureur et l'amour s'épandre de mes mains !...

V

Ai-je blessé, heurté,
Charmé, peut-être,
Le Corps secret du monde ?

I think it is better to be a little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

little bit of a

Ai-je, sans le savoir,
Emu la substance des cieux,
Et touché l'Être même que nous cache
La présence de toutes choses ?
Me voici donc plus puissant que moi-même,
Voici que je me trouve étrange et vénérable
Pour moi-même,
Egaré dans mon âme, et maître autour de moi !
Et je tremble comme un enfant
Devant ce que je puis !

VI

Apollon, Apollon, je t'obéirai !
Formant tes dessins sur la Lyre
Mes doigts sont dieux,
Mon cœur précède les humains !

VII

J'attaquerai le désordre des roches !
Mes actes purs
Vont asservir à l'œuvre sans exemple

Amphion ressaisit Lyre et Plectre. Les montre au ciel, il s'apprête à jouer, plein d'assurance et d'enthousiasme.

Il frappe les cordes.

Son immense et prolongé, accord éclatant, aussi riche que les ressources de l'art peuvent le produire.

Toute la nature vibre. Les Échos répercutent multiplement cette attaque.

La scène se peuple à divers plans de personnages attirés par le son.

Amphion prélude. Ici création des gammes.

Il exécute, lyre en mains, une sorte de danse sacrée circulaire. Il se place ensuite sur un tertre au bas des roches de droite. Il crie :

Les ruines des monts, les monstres écroulés
Tombés des flancs sublimes !

VIII

Apollon, mon seigneur, est avec moi !
Je poursuivrai l'ouvrage et la beauté comme une proie !
Apollon me possède, il sonne dans ma voix,
Il vient soi-même édifier son Temple,
Et la Cité qui doit paraître aux yeux des hommes
Est déjà toute conçue étincelante
Dans les Hautes Demeures des Immortels !

PAR APOLLON !

CONSTRUCTION.

Tout l'acte de la construction exige une coordination aussi parfaite que possible entre la mimique, la figuration et la musique, laquelle est ici souveraine maîtresse et doit commander l'action des personnages et des matériaux mouvants.

A. — PREMIÈRE PHASE.

Marche des Pierres.

Des blocs se soulèvent, se déplacent soit par bonds pesants, soit en roulant sur les pentes ; ils se dirigent de la droite du spectateur vers la gauche. Le Temple devant s'édifier sur le profil de rochers de gauche, un peu au-dessous de la crête, la façade invisible sera supposée tournée vers le fond à droite.

La Marche des Pierres se dessine sur le fond chantant de l'orchestre par des rythmes très marqués et accidentés qui se classent, s'ordonnent peu à peu.

B. — DEUXIÈME PHASE.

(La construction s'ébauche. Des parties d'architecture paraissent sur les flancs de la montagne. Murs, entablement, corniches se substituent au rocher dont les profils irréguliers prennent des

CHŒUR INVISIBLE.

O Miracle ! O merveille !

Le roc marche ! la terre est soumise à ce dieu,

Quelle vie effrayante envahit la nature ?

Tout s'ébranle, tout cherche l'ordre,

Tout se sent un destin !

lignes nettes. La silhouette du temple s'établit. Un petit édifice formé de quelques danseuses vêtues de tuniques s'assemble et se poste sur une saillie.

Alors paraissent les Muses, vêtues d'or et porteuses de chapeaux d'or en guise de coiffure. Elles vont solennellement se ranger comme colonnes du temple. S'il était possible, elles devraient descendre des hauteurs de gauche.

Lumière éclatante. Grand développement musical.

C. — TROISIÈME PHASE.

L'ensemble du décor est transformé.

La montagne est entièrement *construite*, revêtue du bas jusqu'aux cimes cristallines (qui demeurent telles quelles, mais paraissent pénétrées de lumière colorée) de murs, pilastres, terrasses, galeries. Des motifs vivants se sont placés çà et là. Au delà de la gorge on voit les toits et les tours de Thèbes briller au soleil ; ils se sont insensiblement élevés.

Le peuple est distribué par groupes sur l'ensemble des praticables. Le centre de la scène doit demeurer libre...

CHŒUR DES MUSES-COLONNES.

Filles des nombres d'or,
Fortes des lois du Ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un Dieu couleur de miel ! etc...

CHŒUR DU PEUPLE.

(Hymne au Soleil.)

Soleil, Sainte présence,

Flamme qui porte dans les cieux

La connaissance avec la vie,

O Soleil

Nul ne peut contempler la source de la force !

L'insoutenable éclat de la face divine

Nous dérobe le dieu !

Mais Toi, regarde ici les merveilles humaines :

Ici paraît ce qui jamais ne fut

Depuis que ta splendeur a fécondé le monde !

Voici pour accueillir tes rayons les plus purs

Qu'Amphion triomphant t'offre ces pierres fées !

Il assembla ces demeures dorées,

Il te fit ces hauts murs,

O Soleil !

Considère ton Temple et repose tes feux

Sur sa forme délicieuse !

Qu'il soit doux aux rayons tombés du front divin !

Acclamation.

On appelle Amphion, on lui désigne le Temple.

On entoure Amphion, on le revêt d'ornements royaux.

FINALE.

Pendant cette investiture, les Muses :

CHŒUR.

Admirable Amphion, accueille nos louanges !

Prodigieux mortel, père de Thèbes, sois

Notre pontife et notre Roi !

Monte au trône, monte au Temple,

Amphion !

PREMIÈRE MUSE.

L'ouvrage est achevé !

DEUXIÈME MUSE.

Je cherche un autre maître !

TROISIÈME MUSE.

Qu'importe ce qui est !

QUATRIÈME MUSE.

Moi, je n'étais qu'espoir !

Les Muses s'obscurcissent.

Au moment que le Héros va monter au Temple, une forme de femme voilée qui était entrée insensiblement en scène, s'approche de lui et lui barre le passage avec ses bras en croix. Le décor se voile progressivement. La lumière s'affaiblit ainsi que la sonorité de la musique.

Amphion recule. La forme voilée le saisit et l'enveloppe avec tendresse, lui prend doucement la Lyre sur laquelle elle fait entendre quelques notes profondes, et qu'elle jette ensuite dans la fontaine.

Amphion cache son visage dans le sein de cette figure qui est l'Amour ou la Mort, et se laisse entraîner par elle, cependant que l'orchestre se réduit à un chant très suave, sombre et comme intime.

RIDEAU

PAUL VALÉRY.

POÈMES

LE THÉÂTRE ET L'ARBRE

Sur la scène d'un théâtre, appelé sans doute hors de la terre par le cri d'un voilier d'écumes naviguant le ciel d'orages, un grand arbre à feuilles s'est mis à pousser, enraciné au creux des planches, montant avec bruit au milieu du décor qui représentait un palais, écartant des branches les acteurs soucieux et inquiets, s'étirant comme une longue de vie jusqu'au faite des cintres, éteignant les lumières une à une, un arbre à feuilles, lumineux par l'écorce, grande verge de pluie solide et de terre fraîche. Combien de mains coupées et de dents blanches battent-elles dans le filtre de son sang et de sa rumeur ? Côté cour, côté jardin. « Madame, l'Empereur des Perses m'envoie à vous, pour vous signifier sa colère de ce que... » mais l'arbre qui montait avec force coupa la tragédie en deux.

« Eh quoi ! cet enfant pâle que j'avais recueilli par bonté et qui disait m'aimer voudrait désormais... » mais rien ne résistait à la croissance de l'arbre. Car on l'a oublié, mais c'était bien un arbre. C'était un cèdre.

Il y a de cela deux mille ans et mille ans, ce qui fait trois mille ans. J'y étais.

Comme le temps passe.

ANSELME LE DÉVORATEUR

La grande Carthage était la proie des flammes, depuis onze siècles déjà. Le palais de la Santa-Cruz brûlait encore, lui aussi, dans un grand vol de papillons de nuit, sur de frêles échelles de secours carbonisées jusqu'à la moëlle.

Le château de Madame Prunelle brûlait depuis déjà l'aurore, chouettes clouées au jour par l'incendie de l'ombre, déchues de leurs propres spectres par l'abandon au soleil d'un spectre plus hideux encore. Le puits du parc brûlait. La margelle du puits du parc brûlait. L'eau du puits brûlait. Les serviteurs avaient emporté Madame Prunelle dans leurs bras : elle dormait. Les minuscules entrailles de suie et de glaise d'un hibou-compère pendaient en petits morceaux froids le long d'un mur, le seul

mur encore à dresser le combat angélique de l'ombre contre la lumière, de l'immobile mort contre l'immobile vie, double antithèse décorative au fronton d'un théâtre pourri : le château de Madame Prunelle, qui achevait de consumer les lambeaux de son identité au soleil dans un grand saccage de plâtres, d'étoffes et de musiques votives montées pour lors des plus légères couches de la terre, celles des tombeaux et des racines.

La résidence d'été du prince Encory-Ravennes laissait, depuis bientôt quatre saisons, crépiter de fines flammes le long des chambranles, et c'est à peine si cinq plafonneries séculaires tenaient encore leur maintien dans cet assassinat universel par le feu. Seules les panoplies ancestrales, les armes des anciens chasseurs de baleines, les boucliers dépositaires d'un feu plus brûlant encore, les lianes d'acier des glaives les plus illustres, les trophées rapportés du Brésil, les cent langues de pourpre et d'onyx d'une statuette de dieu mähr, les amulettes de cuivre données jadis par un chamelier de Bel-ab-Assour, tous les menus cadavres du jugement dernier que formaient ces osselets gravés de sang noir, pétrifiés par le

souffle antique d'une énorme mâchoire tumulaire, semblaient inattaquables et reposaient doucement sur les lattes de soie que le Yon-Sen avait convoyées, quelques millénaires plus tôt, outre ses rives dégorgeuses de petits oiseaux sans nom, mais plus gais qu'un seul oiseau de ce monde.

La cabane de Jhon-Dee, en pleine forêt canadienne, la cabane des dix commandements, celle d'où partaient, par le moyen d'une machinerie sans égale, des rouleaux de pluie opaque qui venaient fondre en flèches sur les villes extrême-occidentales et mettre en panique l'équilibre des hommes, la cabane qui abritait ce fardeau sans prix : un chauve de Nubie détenteur des recettes terrestres, et un canari de mer, unique maître des évolutions sous-marines, la cabane de Jhon-Dee était la proie des flammes, depuis, dit-on, l'âge quaternaire.

Et enfin, le Palais-Royal, sous le péristyle duquel s'éternisait le cadran solaire, le mirador vénérable de la mort, le Lieu-Fixe, le Palais-Royal incendié, brûlait avec un bourdonnement de guêpes, et des lambeaux de four-

rures, des brisures de neiges, des pans de sourires, des marbres de chair et de danses, des pépites d'apothéoses s'écroutaient tour à tour pendant que sonnait la seule, la dernière horloge du monde, résidence du temps consumé, dans un large vol de mythologies et de poussières.

Il était midi.

Alors parut sur tous ces décombres Anselme, le dévot.

ANDRÉ DELONS.

L'OMBRE D'UNE OMBRE

I

La lumière fait place à la pure vérité des bruits qui se terrent. Crépuscule anxieux où, dans la chambre d'un malade, une touffe de lys se souvient qu'il fit jour.

Tout le calme du soir, apaisement d'un ciel qui se peint ses rivages.

Mais celui qui sait a des yeux pour voir le blanc, le long évanouissement où les transparences de l'air sont seules à se survivre, celui qui sait que la beauté d'une femme rêve sans fin de ce bonheur qu'il a perdu...

Ecoute, il fait doux, l'été vient de nuit, cette année. Ecoute, la chanson se souvient d'un amour sans trop savoir s'il est le tien...

Dans l'heure étrange qui se retourne, le silence vient de partout. L'ombre de l'âme, où brillent faiblement les formes des êtres que j'aime, m'apparaît dans toute sa grandeur rocheuse, et je sens que ma réalité d'homme

est pour un instant comme écrasée devant la hauteur de ce que j'appelle mon rêve. Hauteur matérielle et sensible, ranimant autour d'elle un horizon intérieur où la pureté des formes est si grande qu'elle réussit à diviser sur sa propre clarté les ténèbres. Je comprime à deux mains mon cœur qui bat, car, dans cet aperçu ouvert sur des ténèbres qui ne font jamais régner que mon être sur moi, je découvre que le sentiment de mon humanité se perd et que, devant moi, tremblant, interdit, sous le ciel mort d'une fatalité implacable, ma vie écoute ma vie.

Personne ne sait si je dors. Mes yeux ont rêvé qu'il n'y avait plus de larmes. Dans la faible clarté qui tombe des étoiles, il me semble que mon âme interroge le ciel à travers la pâleur de mon visage qui frissonne ; et je devine que toute chose vivante s'oublie dans l'apparition d'une beauté qui, en moi-même, est silence. Seul comme si personne ne savait qui je suis, j'écoute dans la vie de l'heure la plus irréaliste le gémissement de tout ce qui veut finir et pense ainsi à se survivre. Il y a pour moi dans la tache claire d'un carreau, sous les toits très loin

de la fenêtre où je me tiens, un enfant qui écrit son journal sans savoir qu'il sera malheureux et que jamais une femme ne se demandera ce qu'il portait dans son amour.

Je ranimerai dans mon cœur tous les silences en peine de ce minuit, beau, dans l'air noir, comme une nudité éparse, comme une nudité qui ne saurait même pas qu'il est des corps au monde... Je ne pense plus qu'avec une prudence extraordinaire, comme si je craignais d'ouvrir soudain de force, dans l'ombre, des paupières trop lourdes sur des yeux si beaux qu'ils ne pourraient pas voir le jour sans pleurer. On frissonne, on ne sait plus rien de rien. Délice de s'avouer : « Quelle vie ! on ne peut vraiment pleurer que de tendresse ! » Une fenêtre s'ouvre dans la cour, une femme se penche. Elle parle à voix basse et répond à des désespoirs si profonds, si profonds, que je ne sais plus s'ils sont les miens.

La nuit est folle. Toutes les étoiles de son ciel ne l'aideront pas à se retourner. Mais il y a un rêve qui, dans la forêt des autres rêves, est une sorte de tout petit, petit Poucet...

II

C'est un soir comme tous les soirs. J'ai refermé ma fenêtre. Une heure qui n'a pas vécu se cherche dans les ombres qui ne bougent pas. Je regarde ses premières lueurs oublier que je suis au monde, et la fille que j'aime, me montrer qu'elle est dans mon âme sur le chemin de son amour, dans le clair de lune d'un songe qui me laissera dans sa nuit. Va, ce n'est jamais de toi que tes souvenirs se souviennent. Ils s'éclairent doucement de la pensée que tu ne les verras plus ; ils sont la présence de ce qui ne te rendra pas ta tendresse, toute la beauté d'un pays perdu pour le ciel... Quand les portes-fenêtres s'ouvrent sur les salons où l'on danse déjà, à l'entrée d'une ruelle, glisse, comme une apparition, la plus jolie demoiselle d'honneur qui s'échappe ; et, du haut de ses baisers, elle retombe dans la lumière merveilleuse qui se referme sur ses ailes de papillon.

Déjà, les lampes et les phares faisaient de grands tas de nuit. Des clartés se jetaient les unes sur les autres : Tout était vivant car tout était perdu...

Les lèvres sur les lèvres dans les rues folles, sillonnées de stylographes, de coups de chapeau, de capitaines de l'armée coloniale et de chevaux-vapeur... Ne parle jamais que d'amour, toi qui noyais ton cœur, comme un chat de trois jours, dans les eaux vives de tous les yeux...

On ne verra plus si j'ai peur quand il fera tout à fait noir... Des voix rêvent de nous dans l'oubli du monde, il me semble. Et les mots pour le dire, si loin de moi, je les ai pensés qu'ils n'ont pas su qui j'étais.

Toute ma tristesse, ce soir, c'est d'entrer dans un temps dont j'apprends que le cœur dort encore. Un jour que je me trouverai vraiment seul dans la chambre bleue, dans la chambre morte, à travers mon immo-

bilité je remonterai une deuxième fois les pentes de ce ciel qui ne s'appropriait les choses que par l'intermédiaire des chansons qui les portaient sur leurs eaux. C'était hier, c'était dans un autre monde. Il restait des reflets bleus dans la fumée des cigarettes, et le nom de celle qui m'avait dit adieu la dernière bougeait en moi comme la gorge d'un oiseau. Il me semblait qu'en se séparant de moi elle avait écrasé une fleur dans ma main. Ma lampe ne m'éclairait plus ; et le vent était plus fort que le bruit lointain d'un moteur, mon cœur me cherchait dans les ténèbres.

Et, les yeux clos, tout me paraissait si naturel dans cette nuit qui n'était pas comme les autres que je croyais, à travers la présence des espaces et des feuillages les plus rassurants, éprouver la force de mon amour qu'ils comblaient, et à quoi tout l'invisible qui régnait sur eux devenait, sans perdre de sa transparence, intérieur ; me soumettre ainsi, sans trop le savoir, et dans le cercle des apparences les plus vraisemblables, à l'empire d'une volonté que, seul, l'horizon de ma jouissance parvenait à retirer du néant. Tout brillait d'im-

mobilité. Toutes les puretés de ma pensée dans les profondeurs où se détachaient les branches et les nids se faisaient une place, et, en se couronnant d'une réalité qui épuisait enfin mon désir, m'abandonnaient comme un caillou blanc dans le mystère qu'il fait éclore sous les profondeurs sans âme de la forêt.

III

Ce n'était pas la première fois que, grâce à la présence d'une femme, ou dans l'éblouissement de l'avoir perdue, je voyais les dehors les plus quelconques délivrer en moi toute la douceur de ma vie comme si le charme inexplicable d'un buisson d'aubépine, ou le regard singulier d'une passante, ou sa voix avaient compensé dans un éclair à mes yeux toute la diversité des lieux que je ne devais pas connaître, avaient justifié que je les tinsse pour irréels et inexistants. Or, il allait se révéler à mon esprit, cette nuit, que leur éclat exceptionnel s'embellissait surtout de rendre à mon amour je ne sais quoi d'invisible qui saurait, après leur disparition, se survivre dans mon plaisir le plus secret, le plus détaché des choses. J'espère qu'on ne me reprochera pas d'exprimer maladroitement ce que j'éprouve, qu'on me fera un mérite, au contraire, d'avoir rendu mes sensations à peu près assimilables quand tout m'inclinait à m'en tenir à l'expression pure et simple

de ma joie, à l'enfermer dans les mots que tout le monde comprend à merveille : « Je suis bien, je suis heureux ! »

Quand la totalité de l'univers, à travers l'éclat inusité d'une image, me répondait de ma présence, je ne savais pas que cette image disparaîtrait elle-même, sans en diminuer l'intensité, de la sensation qu'elle avait remplie et qu'elle me laisserait à l'irréalité indéfinie de ma vie intérieure après l'avoir traversée d'un tendre éclair matériel. Si la vue d'un voilier grec ou le passage d'un chat noir dans la clarté d'un réverbère me paraissaient si troublants et si belle la silhouette de mon amie qui m'attendait en robe de bal sous les eaux dormantes de la cathédrale, c'est que mon regard tenait un instant de mon cœur plein d'irréalisable le pouvoir d'effacer déjà toute réalité du spectacle qu'il incarnait à ma légende. Assis dans la voiture, devant le casino où ma famille venait d'entrer, environné d'une autre vie par le regret de la fille qui m'avait quitté, je voyais l'amour de l'infini, que mon regard avait comblé dans la rencontre de quelques apparences, rejeter toute leur

réalité derrière moi. Et si mon corps était encore de la fête, cet autre jour où j'avais arraché une jeune fille à ses plaisirs, la robe rose, le froid de ce collier de cristal, je devais considérer déjà comme un miracle d'avoir pu les toucher. Quand je pressais ces mains tremblantes, que je répondais à des paroles, ma vie chantait loin de moi, sur les froides routes de l'inconnu, comme ce soir doré où les lieux les plus purs de la terre se survivent dans le miracle qui les avait ouverts à mes pas et qui me les fait, maintenant, invisibles.

L'objet à travers les couleurs duquel je saisissais la totalité de l'univers revenait dans les ténèbres de ma solitude me révéler qu'il pouvait s'effacer de ma joie sans en diminuer l'empire sur mes sens, redevenir la transparence d'une pensée dans le mystère d'une nuit vivante et qui me portait sur les eaux d'une présence invisible, me suggérer ainsi que ce n'était pas sous le grand vent d'un ciel désert que mon regard avait levé des images, mais comme un secret entre d'autres secrets dans l'inconscience d'un être sans fatalité qui les oublierait en me regardant.

IV

On finit bien par tout savoir. A travers notre activité d'hommes, un être se reprend, se refuse, et à des cris qui portent, tout d'un coup, le secret de notre bonheur sur nos lèvres, il signifie, avant de nous fuir, qu'il a consenti... Comment expliquer, plus clairement avec des mots une chose si simple, et qui tient toute dans le fait que l'on joue sa vie dans ses paroles ?

Pourquoi, prêt à pleurer quand je pense à ma voix, m'apparaît-il qu'il n'y a plus rien de moi, de l'homme que j'étais ici-bas dans les phrases que je prononce. Une très douce déraison fait sa lumière avec des larmes. Quand des musiques qui étaient en moi se retrouvent dans leur feuillage, se révèlent à travers la douceur de leur présence comme la source de l'ombre si pure où je me tiens, et que je sens mon front rendormir dans la vie le souvenir d'un choc désespérant, j'appartiens à ce

murmure que le temps qui cercle mon front empêchait de se réunir, et j'écoute monter à moi dans ses ruissellements la saison ténébreuse qui porte ses fruits dans tout ce qui révèle mon cœur à lui-même. Que la nuit est pleine de moi quand elle pense à me chasser ! L'idée du ciel m'accompagne, me guide vers l'endroit où elle doit me quitter, redevenir un cauchemar.

Si la vérité n'est pas pour la bouche des hommes, qu'elle n'aille pas plus loin que mon cœur quand mes paroles sont folles de moi. Je peux ouvrir les yeux, me perdre dans ce qu'ils me découvrent. On me retrouvera sur tous les chemins.

Les arbres dansent avec les arbres. Je ne me dis jamais qu'il est tard. Ce que je vais aimer n'est pas dans ce que j'aime. Sur la belle route qui vient de Paris, une jeune fille svelte, vêtue de rose, ouvrait de grands yeux en venant à ma rencontre...

Une sorte de musique s'élève en moi des rencontres qui m'ont fait paraître souvent mon existence si douce. Toutes mes pensées ont un corps dans la bizarre présence qui fait de moi son jouet. Je n'ai plus d'yeux

pour la voir et je dois lui parler, penser à elle pour m'assurer qu'elle est là. Plus grande que la douleur, car elle est la douleur se souvenant qu'elle est l'amour, et tandis que la nuit bouge doucement derrière les carreaux, elle m'a bercé dans sa tendresse pour me faire oublier que j'étais vivant.

Villalier, octobre 1930.

JOÉ BOUSQUET.

UN MIRACLE DE NOTRE-DAME
COMMENT ELLE GARDA UNE FEMME
D'ÊTRE BRULÉE ⁽¹⁾

(1) Ceux qui voudraient consulter le texte original, le trouveront au tome IV des *Miracles de Notre-Dame* (Société des Anciens Textes français) et dans le *Théâtre français au Moyen Age* de Monmerqué.

Longtemps, par incapacité d'imaginer une pièce de théâtre ailleurs que sur une scène machinée à la manière du XIX^e siècle, on ne s'est même pas demandé si les œuvres du Moyen Age pouvaient présenter un intérêt autre que documentaire. On ne voulait y voir que balbutiements d'un art en enfance, que pâture pour les érudits, sans vertu directe et actuelle. Il a fallu la réaction contemporaine contre les servitudes d'une mise en scène réaliste, pour faire réapparaître les qualités techniques d'un théâtre en pleine possession de ses moyens.

L'injuste dédain où sont tombés tant de Miracles et de Mystères vient en partie de ce qu'ils ont été jugés d'un point de vue purement littéraire ; c'était s'exposer à toutes les méprises. Le langage, parfois excellent mais souvent assez lâche, est entièrement subordonné aux exigences de l'art scénique : et comme celui-ci est parvenu à un degré de maturité beaucoup plus avancé, il ne laisse pas de réduire le texte à un rôle d'assez humble vassal. Que de chevilles et de remplissages imposés par l'obligation d'aider la mémoire des acteurs en ne terminant jamais une réplique que par un vers rimant avec le premier de la réplique suivante, de ne pouvoir donc jamais se permettre une réplique de moins de deux vers ! Mais ces faiblesses comptent peu dans le mouvement des scènes qui est, lui, d'une admirable sûreté : art concret, formé par l'expérience, art qui a trouvé ses règles dans un long contact avec le public et qui ne saurait, par conséquent, s'être totalement fourvoyé.

Théâtre d'action, non de conversation. L'espace dont disposent

les acteurs représentant à la fois plusieurs lieux distincts, l'action se poursuit simultanément dans les diverses régions de la scène. Au lieu de disparaître dans la coulisse, les personnages restent presque toujours présents, continuant leur existence à l'arrière-plan. De là le caractère polyphonique de ces pièces. Ce que fut la vie du petit peuple, ce que fut la sensibilité familière et quotidienne de l'époque, on ne le trouve sans doute évoqué nulle part d'une manière aussi convaincante et nul document n'éclaire aussi curieusement la déconcertante logique d'une foi naïve, parfaitement à l'aise dans le surnaturel.

Dans cette version rajeunie du *Miracle de la femme que Notre-Dame sauva d'être brûlée*, on s'est efforcé non pas de faire un travail savant, mais de rendre accessible un petit chef-d'œuvre, en conservant tout ce qu'on a pu de son parfum. L'éditeur Monmerqué en a fait en prose une traduction fidèle ; mais sans le rythme des vers, ce texte se trouve comme privé de ses ailes légères. De même qu'on refait les points usés d'une vieille tapisserie sans toucher à ceux dont le dessin est encore visible, on s'est efforcé de conserver tout ce qui restait intelligible à un public moderne. On s'est borné à remplacer les mots désuets, les tournures archaïques. Parmi les passages les plus touchants, qui rappellent Rutebeuf et font déjà pressentir Villon, beaucoup ont pu être gardés presque intacts. Lorsqu'il a fallu refaire entièrement les vers, on a tâché, tout naïvement, de leur donner un équivalent aussi facile, aussi modeste que l'original. On n'a rien modifié dans l'agencement des scènes ; on n'a pas interverti deux répliques. Tout ce qu'on s'est permis, c'est la suppression de quelques redites, et çà et là quelques resserrements.

I. S.

PERSONNAGES :

GUILLAUME.	LE FRÈRE.
GUIBOUR.	LE COUSIN.
MARIE.	COCHET (bourreau).
AUBIN.	DIEU.
ROBERT (1 ^{er} Voisin).	NOTRE-DAME.
GAUTIER (2 ^e Voisin).	GABRIEL.
LE COMPÈRE.	MICHEL.
MONDOT (1 ^{er} Moissonneur).	PREMIER PAUVRE.
SENESTRE (2 ^e Moissonneur).	DEUXIÈME PAUVRE.
AUBRI (1 ^{er} Sergent).	TROISIÈME PAUVRE.
GOBIN (2 ^e Sergent).	SAINT JEAN.
LE BAILLI.	PREMIÈRE NONNE.
LE PORTEUR.	DEUXIÈME NONNE.

Au centre de la scène, l'église. A droite, la maison de Guillaume et de Guibour ; à gauche, celle du Bailli et la prison.

Au-dessus, le Ciel, fermé par un rideau. Il ne s'ouvre que dans les moments où interviennent les personnages célestes.

GUILLAUME. Devant sa maison. Il s'adresse à sa femme Guibour, sa fille Marie et son gendre Aubin.

*Guibour, apprenez mon dessein ;
Je vais, sans attendre à demain,
Aux champs visiter mes gagnages.
Car je veux être, en homme sage,
Quand il les faudra récolter,
Sans faute pourvu d'ouvriers.
Le temps vient qu'il faudra le faire
Et la moisson ne saurait guère
Beaucoup tarder.*

GUIBOUR.

*Sire, il me plait, en vérité.
En rien je ne vous contredis.
Je tiens que vous avez bien dit
Et vous en loue.*

MARIE.

*Cher père, que j'aïlle avec vous.
Je vous prie, ne refusez pas.
Et que je prenne un peu d'ébat :
Depuis longtemps ne suis sortie
Et ne puis trouver compagnie
Mieux à mon gré.*

GUILLAUME.

*Je veux bien, ma fille, venez
Puisqu'il vous plaît.*

MARIE.

*Allons, Sire, nous voici prêts.
Ma Mère, adieu.*

GUIBOUR.

*Mais gardez-vous d'aller en lieu
Où les routes soient dangereuses.*

Guillaume et Marie s'en vont.

— *Aubin, ta femme est bien heureuse
D'accompagner son père aux champs.
Pour moi, je te prie instamment,
Beau fils, qu'avec moi tu t'en viennes.
Et que compagnie tu me tiennes
Jusqu'au moûtier.*

AUBIN.

*Ma Dame, vous le refuser
Serait sagesse bien petite.
Allons, je vous ferai conduite
Bien volontiers.*

GUIBOUR.

*Pourvu que je puisse trouver
(Sans gêner autrui ni mal faire)
Place tout au pied de la chaire.
Avançons-nous.*

Ils partent pour l'église. Les deux voisins sortent
de leurs maisons.

ROBERT, PREMIER VOISIN.

*Hé, dites, Gautier, voyez-vous
La femme du maire et son gendre?
On m'a pour certain fait entendre
Qu'ils ne font qu'un.*

GAUTIER, DEUXIÈME VOISIN.

*C'est ce que récite chacun,
Qu'il lui fait tout comme à sa femme.
Or, c'est à tous deux bien infâme :
C'est mon avis.*

ROBERT.

*Mais quel que soit notre devis,
Ils n'en commerceront pas moins.
Quérons la chopine de vin
Que nous devons vider ensemble.
Cela vaudra mieux. Que vous semble?
Ai-je bien dit?*

GAUTIER.

*Je n'y mets point de contredit.
Dépêchons-nous.*

Ils partent. Guibour et Aubin sont arrivés devant
l'église.

GUIBOUR.

*Ici veux me mettre à genoux ;
Mais si, beau fils, vous aimez mieux
Ne pas demeurer en ce lieu*

*Et par la ville prendre ébats,
Vraiment, je n'y contredis pas.
Or allez-y.*

AUBIN.

*J'irai, car je n'ai point appris
A tant demeurer au moultier
Pour entendre sermons prêcher
Si longuement.*

Il sort et Guibour s'agenouille.

GUIBOUR.

*Ah, Dame du haut firmament,
Bien malheureuse est la personne
Qui à vous servir ne s'adonne;
Mais dans un jour heureux est née
Qui met en vous cœur et pensée.
Car nul ne saurait tant pécher
Que secours vous ne lui fassiez.
Dès qu'à votre grâce il se livre,
De tous ses maux il se délivre.
Dame des Cieux, par excellence
Au près de la divine essence
Au-dessus des Saints établie,
Vierge, par votre courtoisie
Soyez, vous prie, avant ma mort,
Mon refuge et mon réconfort,
Et mon âme purifiez.
Et quand ce corps devra passer,*

*Que d'Enfer j'échappe à l'ombrage
Et des Cieux que j'aie l'héritage
Que tant désire.*

Elle se relève. Son Compère s'approche d'elle.

LE COMPÈRE.

*Que Dieu selon son bon plaisir,
Bonjour vous donne.*

GUIBOUR.

*Beau Compère, et qu'il vous pardonne
Vos méfaits et à moi les miens.
Comment va ma Commère? Bien,
J'en suis certaine.*

LE COMPÈRE.

*Elle est, Dieu merci, forte et saine.
Et vous, Commère?*

GUIBOUR.

*Non moins. Je bénis Dieu, Compère,
De la charité qu'il nous fit
Quand nous avons à ce bon fils,
Aubin, donné notre Marie.
Mieux ne pouvait être établie,
Je dis vraiment.*

LE COMPÈRE.

*Commère, je souffre tourment
Quand j'entends comme on calomnie*

*Et blâme une personne amie.
Je la défends de tout mon cœur,
Mais je voudrais, pour son honneur,
Qu'on l'avertît.*

GUIBOUR.

*Qui vous fait discourir ainsi,
Dites, Compère?*

LE COMPÈRE.

*Je vous le dirai, ma Commère.
L'on dit par toute cette ville
Que, tout comme avec votre fille,
Votre gendre avec vous s'ébat
Et couche, sans autre débat,
Et que tous deux vous n'êtes qu'un.
Ce n'est merveille, dit chacun,
Qu'il soit si coquet et si fier,
Puisqu'il est soigné par la mère
Et par la fille.*

GUIBOUR.

*Hélas, court-il parmi la ville
Un si méchant renom de moi?
De par la foi que je vous dois,
Jamais je... je ne l'épousai.
Qui l'a prétendu, je ne sais,
Mais il a fait péché mortel.
Dieu me garde d'un crime tel
Que celui-ci!*

LE COMPÈRE.

*Commère, je vous en instruis
De bonne foi. Dieu ait mon âme !
Je n'en veux louange ni blâme,
Belle Commère.*

GUIBOUR.

*Je vous en sais bon gré, Compère.
Si quelqu'un le dit, je vous prie,
Soutenez que c'est menterie
Bien hardiment.*

LE COMPÈRE.

*Mais je vous en crois bien, vraiment.
Or donc, vous voici sur vos gardes.
A Dieu ; qu'il vous ait en sa garde.
Jusqu'au revoir.*

GUIBOUR.

*Compère, puissiez-vous avoir
Bien du bonheur. Et grand merci !*

Le Compère sort.

*Douce Mère Dieu, qu'est-ce ci ?
Qu'ont donc les gens dans l'esprit
Pour penser telle vilenie
Sur moi, sans cause et sans raison ?
Par ma foi, c'est grand' trahison.
Mais malgré moi j'en suis dolente
Et j'en pleure et je m'en lamente.
Douce Mère Dieu, que ferai ?*

*Certes jamais ne cesserai
D'y penser que je n'aie éteint
Par quelque moyen bien certain
Un tel renom.*

Elle quitte l'église et se dirige vers sa maison.
Deux moissonneurs, Mondot et Senestre,
paraissent.

MONDOT, PREMIER MOISSONNEUR.

*Senestre, ami et compagnon,
Allons sur la place et voyons
Si nous pourrons trouver travail.
Nous n'avons tous deux croix ni maille ;
Ne quittons point cette cité
Sans en gagner.*

SENESTRE, DEUXIÈME MOISSONNEUR.

*Allons, Mondot, c'est bien parler.
Je suis prêt, voici ma faucille.
Prends la tienne aussi. Avant ! File
Droit sur la place.*

MONDOT.

*J'y vas. Maintenant suis ma trace.
Senestre, il est petit matin ;
Nul n'est encor par les chemins
Que nous deux seuls.*

SENESTRE.

*Mondot, ce n'est pas bien grand deuil.
Mieux nous vaut être des premiers*

*Que si nous fussions des derniers.
S'il plaît à Dieu, bientôt viendra
Quelque bonne âme et nous fera
Gagner argent.*

Ils s'installent sur la place et attendent.

GUIBOUR. Elle continue à cheminer vers sa maison.

*Jamais n'aurai contentement
Que je n'aie éteint et détruit
Auparavant ce méchant bruit.
Mais je ne vois comment y tendre
Sinon par la mort de mon gendre.
Certainement il faut chercher
Comment je la puisse amener.
Je ne tiens tant à mon argent
Que je n'en donne largement
A quelque personne étrangère
Qui, s'il lui tombe entre les poings,
Fera qu'il n'en échappe point.
Or c'est justement la saison
Où, pour travailler aux moissons,
Viennent de loin les villageois.
Voyons — quelque mal que ce soit —
Si sur la place en trouverai
Avec qui j'en pourrai parler.
— Hé là ! J'y vois deux grands ribauds
Qui semblent être forts et beaux
Pour entreprendre un coup cornu.
— Seigneurs, n'êtes-vous pas venus
Pour gagner bien ?*

MONDOT.

*Oui, ma Dame. Auriez-vous besoin
D'aucun de nous?*

GUIBOUR.

*Oui, peut-être. D'où êtes-vous?
Dites-le moi.*

MONDOT.

*Nous sommes de vers le Crotoy
Et savons bien faucher et battre.
Si vous avez blés à abattre,
Volontiers nous nous entendrons
Et nous deux vous les abattons
Vite et bien, Dame.*

GUIBOUR.

*Beaux Seigneurs, je suis une femme
Avec qui vous pourrez gagner,
Si vous ne voulez barguigner,
Assez de bien.*

SENESTRE.

*Ma foi, Dame, il nous plaira bien.
Que faut-il faire?*

GUIBOUR.

*Mais je ne vous dirai l'affaire
Que d'abord vous ne me juriez
Sur reliques de ne conter*

*La chose à homme ni à femme !
Ou sinon, Seigneurs, sur mon âme,
Je me tairai.*

MONDOT.

*Quant à moi, sans plus chipoter,
Je jure que votre secret,
Si ce n'est pas de votre gré,
Nul ne saura.*

SENESTRE.

*Par moi non plus rien n'apprendra,
Dame, je vous en fais serment.
Or donc dites-nous hardiment
Votre plaisir.*

GUIBOUR.

*Seigneurs, voici tout mon désir :
C'es qu'un homme soit à mort mis
(Combien qu'il soit de mes amis)
Par vous deux. Et quant à l'argent,
Vous en recevrez largement.
Je suis sans cause diffamée
Pour lui ; et cette renommée
Me rend le cœur triste et dolent,
A tel point que ne sais comment
Vous l'expliquer.*

MONDOT.

Dame, Dame, livrez, livrez !

*Que ce soit à droit ou à tort.
A nous deux ! C'est un homme mort.
Il périra.*

SENESTRE.

*Assurément, mais il faudra
Sans faillir aviser comment
Nous pourrons bien secrètement
Mener l'ouvrage.*

GUIBOUR.

*Je vous le dirai sans ambages :
Je vous mettrai dans mon cellier,
Puis j'aurai soin de l'envoyer
Ainsi que pour chercher du vin.
Quand le tiendrez, hâtez sa fin.
Mais qu'il n'ait blessure ni sang
Au ventre, à la tête ou au flanc.
Etranglez-le.*

MONDOT.

*Cela sera fait sans délai.
Menez-nous donc en ce cellier
Et songez à bien préparer
Toute la suite.*

GUIBOUR.

*Volontiers, Seigneurs. Allons vite,
Venez-vous-en jusque chez moi.
Je vous paierai bien, par ma foi.
Elles les fait entrer dans sa cave.*

Boutez-vous tous deux là-dedans.

Je ne mettrai pain sous ma dent

Avant que je ne vous l'envoie.

— *Voici l'affaire en bonne voie*

Qu'il vienne : je suis seule ici ;

Sa femme est loin et mon mari.

Sûrement, il tardera peu.

Adviennne qu'advienne ! En ce lieu

Je l'attendrai.

Elle s'assied devant sa porte. Aubin revient vers la maison.

AUBIN.

Il vaut mieux ne plus m'attarder :

J'entends que le dîner approche.

J'ai vu mettre un chapon en broche

Et je veux en manger ma part.

Il fait moins bon rentrer trop tard

Qu'un peu trop tôt.

GUIBOUR.

Faire la malade il me faut,

Puisque mon gendre va rentrer

Je tiendrai mon chef incliné

Et clos mes yeux.

AUBIN, arrivant devant la porte.

Ma Dame, qu'est-ce là ? Que Dieu

Vous garde en santé corps et âme !

Eh là ! N'allez-vous pas bien, Dame ?

Dites-le-moi.

GUIBOUR.

*Je frissonne toute, ma foi,
Et sens bien qu'un accès me prend,
Et souffre d'une soif si grand' !
Je n'en puis plus, beau fils Aubin.
Je t'en prie, prends un pot à vin,
Va dans notre cellier ; dépêche !
Tire une chopine bien fraîche,
Et j'en boirai.*

AUBIN.

*Dame, volontiers le ferai,
Bien que cela vous soit contraire !
Pourtant je vous en cherche un verre,
Puisqu'il vous plaît.*

GUIBOUR.

Va sans plus attendre.

Aubin descend à la cave.

C'est fait.

*Bientôt je serai délivrée.
Or pensons comment je ferai
Quant au surplus.*

MONDOT, sortant de la cave.

*Dame, ne vous tourmentez plus :
C'est achevé.*

GUIBOUR.

*L'avez-vous à la mort livré ?
Par quel moyen ?*

MONDOT.

*De ruse il n'était pas besoin.
Nous l'avons par la gorge étreint
Si fortement que, pour certain,
Il est sans vie.*

GUIBOUR.

*C'est bien, Seigneurs, il me suffit.
Mais sans perdre temps à musser,
Il faut que vous me l'apportiez
Ici. Nous le dépouillerons
Et dans son lit le coucherons.
Puis votre argent vous donnerai
Et aussitôt vous renverrai
Au soin de Dieu.*

MONDOT.

*Nous ferons selon votre vœu,
De bien bon cœur.*

SENESTRE.

*Madame, montrez-nous sur l'heure
Où vous voulez qu'il soit couché.
Pour l'amour de Dieu, dépêchez
Avant qu'on vienne.*

GUIBOUR.

*Pour que plus rien ne vous retienne,
Seigneurs, couchez-le sur ce lit,
Comme s'il était endormi.*

*C'est bien. Il est à mon idée.
Tenez, soyez prompts et veillez
De n'être pris.*

SENESTRE.

*Tant que j'aurai ces deux pieds-ci,
On ne m'aura.*

MONDOT.

*Ni, certe, on ne m'attrapera.
Nous avons de quoi dépenser ;
Allons-nous-en, sans plus tarder,
Senestre ami.*

SENESTRE.

*Il n'est pas bon rester ici ;
Viens-t'en, Mondot.*

Ils se sauvent. Guillaume rentre des champs avec Marie.

GUILLAUME.

*Vous voyez : nous revenons tôt.
Apportez pain, boisson et nappe.
Ce manteau-ci pèse une chape.
Je l'ôte ; il est bon pour l'hiver.
J'ai faim et voudrais déjeuner.
Hâtez-vous de chercher du vin.
Pendant ce temps, appelle Aubin,
Fille, et nous mettons à dîner.
Demain je pense moissonner.
J'entends d'ouvriers me pourvoir*

*Et ne veux longuement m'asseoir
Pour le moment.*

GUIBOUR.

*Marie, Aubin est tout ce temps
Encore au lit.*

GUILLAUME.

*Je vois quel plaisir il a pris
A faire grasse matinée.
Va, folle, va-t'en l'appeler;
C'est trop dormir.*

MARIE, entrant dans la maison.

*Aubin, Aubin, mon gentil sire,
Dites-moi s'il fait jour ou nuit.
Dormirez-vous tout aujourd'hui?
— Voyez, il ne me répond guère.
Je vais approcher de manière
Que je saurai bon gré mal gré
S'il dort ou s'il est éveillé.
— Vite debout, sire, debout!
Tout ce jour-ci dormirez-vous?
Qu'est-ce ci? Dieu! Ah, mère, mère!
Voici nouvelle trop amère!
Je dois me plaindre et pleurer fort
De douleur et de déconfort.
Je suis perdue!*

GUILLAUME.

*Qu'as-tu? Je te vois éperdue
Et tout en pleurs.*

MARIE.

*Je dois pleurer ! Mes bonnes heures
Et tous mes bons jours sont passés.
Je vois qu'Aubin est trépassé.
Hélas, hélas, que deviendrai ?
Certes pour lui de deuil mourrai.
Ha, doux Aubin, la compagnie
Si brève entre nous est finie
Bien malement.*

GUILLAUME.

*Voici lourd malheur et tourment.
J'aimasse mieux perdre mon bien
Que d'entendre ce que tu viens,
Fille, de dire.*

MARIE.

*Il est tout jaune comme cire,
Père, voyez ! Sans mon ami,
Je reste, hélas, dolente amie,
Pauvre et déserte.*

GUIBOUR.

*Ah, belle fille, quelle perte !
Certes je dois tordre mes poings,
Quand j'ai perdu le doux Aubin,
Et mes yeux doivent verser pleurs,
Car il m'honorait de bon cœur
Et tant m'aimait.*

MARIE.

*Hélas, mère, il ne m'appelait
Jamais que s'amie ou sa sœur.
Si j'ai telle tristesse au cœur,
C'est à bon droit.*

Le voisin Robert arrive, attiré par le bruit.

ROBERT.

*Dieu soit avec vous tous. Pourquoi
De la sorte crier et braire ?
Avez-vous cause de vous faire
Si grand chagrin ?*

GUILLAUME.

*Oui, vraiment, Robert, doux voisin,
Aubin est mort.*

ROBERT.

*Que Dieu lui soit miséricord.
Guillaume, voilà qui me pèse.
Par Notre-Dame de Pontoise,
Je voudrais pouvoir l'amender.
Mais laissez-moi vous demander :
Que vous vaut verser tant de pleurs ?
Certes rien. En si grand malheur
Il faut que nature s'acquitte ;
Mais ayez douleur plus petite,
Vous ferez bien.*

MARIE.

*Et comment ferais-je ? Je tiens,
Robert, que Dieu m'avait donné
Le plus courtois, le plus sensé,
Le plus amoureux, le plus doux
Et le plus libéral de tous
Les hommes nés sur cette terre.
Et si mon cœur de deuil se serre,
Ce n'est merveille.*

GUIBOUR.

*Certe, on n'eût trouvé ta pareille,
Bien vrai, par toute la contrée,
Qui fût à homme mariée
Si bon et bel. Or le voici
Défunt. Dieu lui fasse merci
Dans sa bonté !*

ROBERT.

*Ecoutez, Voisin, commandez
Si vous voulez quoi que ce soit.
Sans hésiter, dites-le-moi :
Je le ferai.*

GUILLAUME.

*Robert, donc je vous prierai
Que me fassiez venir un coffre.
Une autre fois pour vous je m'offre
A faire autant.*

ROBERT.

*Je vais le chercher sur-le-champ,
Quoi qu'il advienne.
Il part et rencontre le second voisin, Gautier.*

GAUTIER.

*Robert, qu'en santé Dieu vous tienne,
Où allez-vous?*

ROBERT.

*Gautier, je vais, mon ami doux.
Pour un cercueil.*

GAUTIER.

*Un cercueil? Pour le vieux Conseil,
Dites Voisin?*

ROBERT.

*Neni, Gautier, c'est pour Aubin,
Le gendre au maire.*

GAUTIER.

*Aubin! Dieu lui soit débonnaire
Et doux à l'âme.*

Robert poursuit son chemin. Un sergent s'approche
de Gautier.

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*Gautier, Dieu vous garde de blâme.
Qui dit-il qui est trépassé?
Je n'ai pu m'approcher assez
Pour bien entendre.*

GAUTIER.

*Aubin, celui qui était gendre
A notre maire de Chevry.
Ce matin même, je le vis
Plein de santé.*

AUBRI.

*Que Dieu ait son âme en pitié.
Certainement c'est grand dommage,
Car il était beau, jeune et sage
Et fin parleur.*

GAUTIER.

*Nous y passons tous à notre heure.
Adieu, ami.*

AUBRI.

*Gautier, Dieu vous donne aujourd'hui
Toute chose à votre souhait.*

*Le voisin s'éloigne. Le sergent se rend chez le Bailli.
Quant à moi, je m'en vais aux plaid,
L'heure a sonné.*

LE BAILLI.

*Dieu t'assiste. Où es-tu allé?
As-tu fait tes sommations?
Réponds-moi : que raconte-t-on
De par la ville?*

AUBRI.

*J'ai vu personnes plus de mille
S'émerveiller que ce beau gars,
Aubin, soit allé à trépas
Depuis matines.*

LE BAILLI.

*Que dis-tu là, pitié divine ?
Est mort Aubin ?*

AUBRI.

*C'est ce que disent les voisins
Communément.*

LE BAILLI.

*Je suis tout ébahi comment
Il peut être mort. Sieds-toi donc !
Certes, Dieu me fasse pardon,
Il faut que quelqu'un l'ait blessé,
Pour qu'il soit ainsi trépassé
Comme il a fait.*

Le voisin Robert revient, suivi d'un porteur
chargé d'un coffre.

ROBERT.

*Voici un coffre bel et net
Que je vous fais apporter, Maire,
Pour conduire ce corps en terre
Honnêtement.*

GUILLAUME.

*Ami, mets-le bas doucement.
Dieu t'aide ! tu vas le briser.
— Si ce n'est trop vous demander,
A deux, le corps déposez-y.
Sur le dos, sur le dos, Amis,
Pas sur la face !*

LE PORTEUR.

*Nous l'allons mettre bien en place.
Sire, prenez par ce bout-là ;
Moi je lèverai par deçà.
Ho là... Posons.*

ROBERT.

*C'est fait. Que Jésus lui soit donc
Courtois et doux.*

LE PORTEUR.

*Lequel me paiera d'entre vous
Pour mon portage ?*

GUILLAUME.

*Moi, mon ami, sans marchandage,
J'entends que tu sois satisfait.
Prie pour lui ; tiens, et vas en paix.
Voici trois blancs.*

LE PORTEUR.

*Jésus-Christ qui est roi puissant
Lui fasse à l'âme vrai pardon.*

*Si nul ne m'offrait moindre don
Pour la besogne que je fais,
De robe neuve on me verrait
Bientôt vêtu.*

Le porteur s'éloigne. Le second sergent arrive chez
le Bailli.

LE BAILLI.

*Tu rêves, Gobin. D'où viens-tu
Si renfrogné?*

GOBIN.

*Vrai, j'ai le cœur, Sire, empêché
A merveille et suis envahi
De pensées, et tout ébahi
Qu'Aubin est mort.*

LE BAILLI.

*Qu'il le veuille ou non, chacun mord
A ce pain-là.*

GOBIN.

*Je sais bien que mon jour viendra,
Sire, mais ce qui m'émerveille
C'est que, par déjà haut soleil,
Il allait encore et venait
Et entre les gens se tenait,
Plein de santé.*

AUBRI, premier sergent.

*Ma foi, c'est dommage et pitié.
Dieu l'a voulu.*

LE BAILLI.

*Il n'est personne qui me pût
Convaincre qu'il n'a pas été
Frappé, étranglé ou foulé,
Pour être mort si brusquement.
Je vous dis vrai. Allons-nous-en.
Je veux être à sa sépulture.
Et découvrirai, je vous jure,
Comment est mort.
Tous trois se mettent en marche.*

MARIE.

*Doux Aubin, quand me remémore
L'honnêteté que tu avais,
Le grand amour dont tu m'aimais,
Les bonnes mœurs dont étais plein,
J'ai bien cause si je te plains
Et si pour toi suis éplorée.
Je suis de tous biens dépouillée
Et jetée en grande douleur.
Ha, Mort, que tu as en peu d'heures,
Un dur adieu entre nous mis !
Prends-moi et me dévore aussi
Et de ce siècle me délivre !
Ce me sera plus doux que vivre
En tel' détresse.*

LE BAILLI, arrivant à la maison de Guillaume.

*Que Dieu vous garde et vous adresse
Sa paix à tous.*

GUILLAUME.

*Sire, et qu'il fasse autant pour vous
Dans sa bonté.*

LE BAILLI.

*Maire, il me pèse, en vérité,
Que vous ayez tel déconfort
Et douleur de si male mort.
Plût à Dieu qu'on pût l'adoucir.
Mais je veuille aussi m'enquérir
Comment fut si tôt enlevé.
Était-il d'un mal travaillé
Dedans le corps?*

GUILLAUME.

*Sire, sachez que depuis lors
Que notre fille lui donnâmes,
Ni elle, ni nous ne trouvâmes
Qu'il eût aucun mal en sa chair,
Dedans, dehors, devant, derrière,
Où que ce fût.*

LE BAILLI.

*Je m'en ébahis d'autant plus
Qu'il soit ainsi mort. Et vous, femme,
Ne savez-vous rien, sur votre âme?
A-t-il été en compagnie
Où lui fût faite vilenie,
Dites-le-moi?*

GUIBOUR.

*Neni, Monseigneur, par ma foi.
Mais je m'ébahis fortement
Que tantôt, si soudainement,
Soit trépassé.*

LE BAILLI, aux deux sergents.

*Or à vous deux ! Devant passez.
Découvrez vite cette bière
Et décousez-moi le suaire,
De telle sorte que je puisse
Le voir de la tête à la cuisse ;
Que je sois mieux hors de soupçon.
Avant qu'on l'enterre, avertissons
A bonne enquête.*

Les sergents lui obéissent.

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*Votre volonté sera faite.
— Avant ! Ce couvercle levons,
Gobin. Ensuite décousons,
Puisqu'il le faut.*

GOBIN.

*Là, qu'on s'écarte. Et pas un mot !
Que je défasse la couture.
Sire, ai-je assez fait d'ouverture
A votre gré ?*

LE BAILLI.

*La face bien lui découvrez.
Je veux lui bien voir gorge et sein.
Hold! Mettez sur eux la main,
La mère, la fille et le père!
Ils ont beau nier, il appert
Qu'il fut tué. Il faut le croire :
Voyez comme a la gorge noire.
Certes quelqu'un l'a étranglé.
Faites vite et sans plus muser.
Liez-leur les mains par derrière,
En croix, et de cette manière
Menez-les comme chiens en laisse.
Je veux savoir et n'aurai cesse
Qu'ils n'aient tout dit.*

Le frère et le cousin d'Aubin arrivent à la maison mortuaire.

LE FRÈRE.

*Dieu soit céans! Las, qu'est-ce ci?
Ah, frère, quel deuil je ressens!
Qui l'eût cru que mort et gisant
Je vous revisse!*

LE COUSIN.

*Mort qui l'as pris, Dieu te maudisse!
Tu as privé notre lignage
Du plus vaillant et du plus sage.
Homme si bien morigéné,
Être à mort si tôt destiné,
Quelle pitié!*

LE BAILLI.

*Seigneurs, sachez la vérité :
On l'a tué, n'en doutez point.
— Mais vous ne m'échapperez point,
Vous ni vous, par les dents de Dieu !
Car de tout l'incident je veux
Être éclairci.*

GUILLAUME.

*Sire Bailli, pour Dieu, merci !
Ne montrez pas si grand courroux.
De bon gré nous irons partout
Où vous direz.*

LE BAILLI.

*C'est en vain. — Seigneurs, vous ferez
Ce que j'ai dit.*

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*Sire, vous serez obéi.
— Tandis que je lierai le père,
Gobin, va-t'en lier la mère,
Et faisons vite.*

GOBIN.

*Pas besoin qu'on m'en sollicite ;
Je la dépêche de ce pas.
Allons, dame, tendez les bras
Et promptement.*

GUIBOUR.

*Hélas, chétive, quel tourment !
Comment pourrais-je y échapper ?
Faites donc votre volonté
De moi, Seigneur.*

MARIE.

*Dolente, hélas, malheur, malheur !
Je ressens peine bien amère,
Quand je vois mon père et ma mère,
Le cœur déjà triste et chagrin
Pour la mort de mon doux Aubin,
Endurer justice si dure
Qu'elle leur fait, à grande injure,
Lier les mains.*

LE BAILLI.

*On ne vous en fera pas moins,
Belle amie, et sans plus tarder.
Avec eux vous vous en viendrez.
Qu'on me la lie.*

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*Volontiers. — Or ça, belle amie,
Ce sont vos deux mains qu'il me faut
Pour les lier. Refus ne vaut.
Qu'on s'exécute.*

MARIE.

*Je suis à toute angoisse en butte
Dont femme puisse être assaillie :*

*Je vois mon compagnon péri ;
Je vois père et mère en danger
D'être à honte et à mort livrés ;
Moi-même suis prise et liée
Ainsi que femme condamnée
A mourir. Ha, Dame des Cieux,
Par pitié, que vos très doux yeux
Me considèrent !*

LE BAILLI.

*Allons, allons ! Plus de manières !
Seigneurs, menez-les devant moi.
Par mon serment envers le roi,
Ou la vérité me diront,
Ou seront mis à la question
Vilainement.*

DEUXIÈME SERGENT.

*Or ça, qu'on marche prestement
Et qu'on s'en aille.*

LE BAILLI, au Frère et au Cousin.

*Donnez à ce corps funérailles
En lieu béni.
Ils partent.*

LE COUSIN.

*Faisons-le, Cousin, m'est avis,
Tout droit porter au cimetière.
C'est trop laisser ici la bière.
Il convient qu'on l'ensevelisse.*

*Puis commandons un beau service
Pour son repos.*

LE BAILLI devant sa maison.

*Gobin, mets dans l'un des cachots
La fille et dans l'autre la mère.
Je vais commencer par le père.
Qu'on fasse vite.*

GUIBOUR.

*Sire, Sire, tenez-les quitte !
Délivrez ces deux innocents
Et justiciez-moi, j'y consens.
Mon cœur ne se peut résigner
A les voir tels maux endurer.
Sachez, Sire, qu'en ce méfait
Ils sont sans faute ; j'ai tout fait,
Moi seulement.*

LE BAILLI.

*Guibour, je veux savoir comment
Fut accompli ce meurtre-ci,
Et dans quel dessein fut commis ;
Vous le direz !*

GUIBOUR.

*Vérité vous confesserai :
Sitôt qu'Aubin ma fille eut prise,
De l'aimer je fus tout éprise,
Mais de bonne amour, comme un fils
— Soyez-en certain, Sire — un fils !*

*Plusieurs l'amour bien aperçurent,
De quoi l'opinion conçurent
Que, chaque fois qu'il lui plaisait,
Comme à sa femme il me faisait.
Ce bruit cinq cents fois, non pas vingt,
Fut redit, tant qu'il me revint.
Si triste fus-je et courroucée
Que lors n'eus plus qu'une pensée :
Comment fisse mourir mon gendre
Pour empêcher gens de répandre
Bruit si infâme.*

LE BAILLI.

*Et comment le tuas-tu, femme?
Il faut tout dire.*

GUIBOUR.

*Je vous l'avouerai sans mentir.
Sur la place je m'adressai
A deux valets (mais je ne sais,
Sur mon âme, quel est leur nom).
Ils louent leurs bras pour la moisson.
Donc en mon cellier je les mis,
Et quand mon gendre y descendit,
Si fort la gorge lui serrèrent
Qu'il tomba tout mort sur la terre.
Lors le couchâmes dans son lit,
Comme si plaisamment dormît.
Les deux valets bien je payai,
Puis aussitôt les renvoyai.
Et c'est la fin.*

LE BAILLI.

*Certes voici meurtre vilain.
Vous, innocents, qu'on vous délie.
Guillaume et vous aussi Marie,
Allez en paix.*

GUILLAUME.

*Nous ferons à votre souhait.
— Maintenant, Fille, sachez-le :
Jamais, j'en fais ici le vœu,
Dans ma maison je n'entrerais,
Qu'auparavant dans son moultier
Je n'aie requis de mes prières
Notre-Dame de Finistère :
Qu'elle soit à ta mère amie,
Car je vois certes que sa vie
Est en balance.*

MARIE.

*Faites. Pour moi, en diligence,
Droit à Limoges m'en irai
Et à Saint Liénard offrirai
En cierges mon pesant de cire,
Qu'il demande à Dieu notre Sire
De prendre en sa pitié ma mère ;
Qu'il la garde de mort amère
Et tant vilaine !*

GUILLAUME.

*Celle qui est de grâce pleine
Lui soit amie en ce danger.*

*Ma fille, avant de te quitter,
Je te bénis ; vas avec Dieu.
Nè sais si jamais en ce lieu
Je reviendrai.*

MARIE.

*Et je ne me reposerai
Qu'à Saint Liénard je n'aie été.
Adieu, Père ; vêtir me vais
En pèlerine.*

Tous deux partent dans des directions opposées.
Le Frère et le Cousin arrivent chez le Bailli.

LE FRÈRE.

*De par votre grâce bénigne
Nous venons vous demander droit,
Cher Sire, et vengeance à l'endroit
De notre Ami.*

LE BAILLI.

*Sans délai vous l'aurez. Aubri,
Vite va quérir le bourreau
Et lui commande qu'aussitôt
Il fasse, pour justicier
Une femme, un gibet dresser.
Quand tout sera prêt, qu'il s'en vienne
Incontinent et nous prévienne.
Vois qu'il ne tarde.*

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*C'est besogne qui me regarde.
Il court à la maison du bourreau.*

— *De par le Bailli, hé, Cochet,
Vite allez dresser un gibet
Devant ce bordel de maison
Qui sert aux exécutions.
Dépêchez-vous.*

LE BOURREAU COCHET.

*Dis au Bailli, mon ami doux,
Que j'obéis.*

AUBRI.

*Ami Cochet, je le lui dis.
Il retourne chez le Bailli.
— Sire, j'ai parlé à Cochet.
Il a gibet, fourche, crochet,
Cordes et tout ce qu'il lui faut.
Il viendra céans, sans défaut,
Et tout à l'heure.*

LE BAILLI, au deuxième Sergent.

*Or me vas, Gobin, sans demeure
Chercher Guibour.*

GOBIN, DEUXIÈME SERGENT.

*J'y vais. — Or ça, dehors, Guibour,
Il faut venir.*

GUIBOUR.

*Douce Mère Dieu, souvenir
Vous veuille de cette chétive!
Car je ne crois pas que je vive
Longuement. Pour ce, douce Dame,*

*Recevez en merci mon âme,
Quoique j'aie pécheresse été.
Ha, Dame, par votre bonté
Confortez-moi.*

LE FRÈRE.

*Qu'il vous plaise me faire droit,
Cher Sire; cette meurtrière
A laidement tué mon frère.
Punissez-la.*

LE COUSIN.

*Sire, il a raison. Faites droit
A sa requête.*

LE BOURREAU, arrivant chez le Bailli.
*Monseigneur, la besogne est prête
Ainsi que vous l'avez mandé.
Or dites ce que vous voulez
Que plus je fasse.*

LE BAILLI.

*Prends une hart et me la lace
Autour du col de cette femme.
Elle a mérité mort infâme.
Et lui liez les mains aussi.
Puis nous nous en irons d'ici
Faire justice.*

LE BOURREAU.

*J'aime à servir de mon office
Et travailler.*

LE FRÈRE.

*On ne peut trop vous tourmenter,
Certes, ni trop de honte faire,
Puisqu'ainsi par vous; meurtrière,
Mon frère est mort.*

LE BAILLI.

*Je lui ferai payer son tort.
Au premier Sergent.
— Va sur la place publier
Ordre à tous les chefs de foyer
Qu'aussitôt ils se réunissent
Pour assister à la justice
Que je veux faire.*

AUBRI, PREMIER SERGENT.

*Sire, je veux vous satisfaire.
Il descend sur la place.
— Or écoutez, vous en commun :
A tous ensemble et à chacun
Nous faisons ce commandement
Qu'à la justice promptement
Veniez que le Bailli veut faire,
Si vous ne voulez pas forfaire
Envers le roi.
Les gens sortent des maisons.*

ROBERT, PREMIER VOISIN.

*J'aime mieux y aller, ma foi,
Qu'être à l'amende.*

GAUTIER, DEUXIÈME VOISIN.

*Et moi, pour qu'il ne me demande
De mon argent.*

LE BAILLI.

*Notre convoi est assez grand
Et nous aurons du monde assez.
Devant moi, toi et lui, passez.
Cochet, finis-en ; il convient,
Car les retards ne valent rien.
Mouvez, mouvez !*

LE BOURREAU.

*En avant, et vous en venez,
Dame ! Il ne faut point dire : Qu'est-ce ?
Vous irez comme un chien en laisse
A cette hart.
Le convoi se met en marche.*

GUIBOUR.

*Que mon cœur se fende en deux parts
Et crève, afin que je mourusse
Et que plus la honte ne busse
Du grand malheur où je me vois.
Sire Bailli, octroyez-moi
Un don par votre doux plaisir :
Que j'aie ici un peu loisir
De prier la Dame de Grâce,
Puisque devant l'église passe.
Je vous requiers !*

PREMIER VOISIN.

*Eh, octroyez-lui, cher Seigneur,
Ce qu'elle implore au nom de Dieu,
Mais sans entrer dans le Saint Lieu.
Vous ferez bien.*

DEUXIÈME VOISIN.

*Certainement, Sire, je tiens
Que si répit vous lui donnez,
Elle en pourra mieux trépasser.
Car nous devons, dit l'Ecriture,
Vouloir que toute créature
Ait le salut.*

LE BAILLI.

*Finis-en donc, femme, sans plus.
Je l'octroie, puisqu'on m'en requiert.
Mais ne nous retarde ici guère.
Vite à genoux.*

Guibour s'agenouille devant l'église.

GUIBOUR.

*Bien volontiers, mon Seigneur doux.
— Sois pitoyable à ma misère,
Dame qui es la douce mère
De celui qui créa le monde!
Suis femme lasse en qui abonde
Tant de tristesse et de douleur;
Conforte-moi par ta douceur.
Ton aide me fait grand besoin.
Secours mon âme et la soutiens,*

*Car mon corps va être tué,
Par le feu détruit et grillé.
Dame, fais-moi grâce obtenir
De Dieu qui voit le repentir
Tout clairement.*

LE BAILLI.

*Debout, debout ! Allons-nous-en.
Assez tardé dans ce lieu-ci.
C'est trop vous chercher de sursis.
Déjà le jour est avancé.
Allons, Guibour, passez, passez !
On se remet en marche.
Cochet, hâte-toi, finissons,
Et de son corps fais un tison
Couvert de feu.*

GUIBOUR.

*Ah, Vierge, joyau précieux,
Que ce bailli me fait d'effroi
Qui comme foudre contre moi
Se précipite.
On arrive sur la place.*

LE BOURREAU.

*Afin qu'envers vous je m'acquitte,
Dame, mettez-vous à genoux.
Or ça, par ici penchez-vous,
Que je vous attache à ce pieu.
Puis je vais recroiser un nœud*

*Sur le col et sur la poitrine,
Pour que tout à point je termine
Et mette en place.*

GUIBOUR, tandis qu'on l'attache.

*Vous qui me regardez en face,
Implorez pour moi Notre-Dame,
Pour que le feu et que la flamme
Qui doit mon triste corps brûler
Ne puisse mon âme approcher.
Et bonnes gens, je vous en prie,
Ne reprochez mon infamie
A mon compagnon qui n'a tort,
Ni à sa fille, car ma mort
Durement les navre et les blesse,
Et je sais bien que de tristesse
Ont grande part.*

LE BAILLI, au bourreau.

*Largement et de toute part
Couche sur elle paille et bois ;
Puis boutes-y le feu tout droit,
Sans tant rêver.*

LE BOURREAU.

*Je ne veux boire ni manger
Que tout ne soit fait. Voyez, Maître,
Je doute qu'on la pût mieux mettre :
Elle est tout enclose de bâches ;
On la dirait dans une huche.
Le feu va prendre.*

LE BAILLI.

Au feu, au feu, sans plus attendre !

Mets-y le feu !

A ce moment le ciel s'ouvre. On aperçoit Dieu,
Notre-Dame et tous les Saints.

DIEU.

Mère, Mère, voici le lieu

Et le temps qu'il vous faut descendre,

Pour aller sauver et défendre

Guibour qui pitoyablement

Vous appelle et si doucement

Requiert votre miséricorde.

Allez : son pardon vous accorde.

Quelque feu qu'on fasse autour d'elle,

Empêchez qu'il lui soit cruel

Et la maltraite.

NOTRE-DAME.

Fils, à l'aider suis toute prête.

Or sus, Gabriel, descendez ;

Vous aussi, Michel, et chantez

En doux accords.

TOUS LES SAINTS, chantant et descendant vers la terre.

Dieu puissant, miséricord,

Par votre miséricorde,

A vous le pécheur s'accorde

Et sont rachetés ses torts.

Dieu puissant, miséricord !

LE BOURREAU.

*Je veux tirer un feu si fort
De ces fagots et cette paille,
Que tout à l'entour il vous faille
Vous reculer.*

NOTRE-DAME.

*Mes amis, ce feu détournez
Si loin de ma loyale amie
Qu'il ne la peine ou l'injurie.
— Guibour, raffermis ton courage,
Car tu ne subiras outrage
Aucun de ce feu ni tourment,
Parce que si dévotement
M'as appelée.*

GUIBOUR.

*Ha, si, chétive et désolée,
Vous me voulez de mort défendre,
Comment vous le pourrai-je rendre,
Vierge Marie?*

LE BAILLI.

*Je ne puis croire, sur ma vie,
Que ne soit arse cette femme.
Ce feu a fait trop grande flamme
Et trop revêche.*

LE FRÈRE.

*La paille, Seigneur, était sèche.
Elle a pris ce qui lui revient.*

*Sa mort ne me fait de chagrin
Ni de souci.*

LE BOURREAU.

*Seigneur, je vois les nœuds roussis,
Les cordes et tous les liens.
Le feu n'en a ménagé rien.
Mais elle est encor toute saine ;
Elle n'a de plaie ni ne saigne,
Mais est très belle.*

LE FRÈRE.

*Par mes boyaux et par ma moelle,
Ainsi vous n'échapperez pas.
— Cousin, cherchons des échalas,
Des fanes, des sarments, du bois.
Il faut, ce coup, que son corps soit
En cendres mis.*

LE COUSIN.

*Parce que nous voulons, Bailli,
Voir cette femme consumée
Et sa chair en poudre semée,
Laissez-nous faire.*

LE BAILLI.

*Allez, jetez-lui son salaire,
Pour que le feu reprenne bien
Et que d'elle il ne reste rien,
Ni chair ni os.*

NOTRE-DAME.

*Feu, je te défends et forclos
Que sur cette femme ne passes
Et que mal aucun tu lui fasses.*
— *Belle amie, réconforte-toi.*
— *Remontons, Seigneurs, vous et moi,
Au haut du ciel.*

MICHEL.

*Dame, à votre gré. — Gabriel,
Reprenons notre chant d'accord.*

CHŒUR.

*Dieu puissant, miséricord,
Par votre miséricorde,
A vous le pécheur s'accorde
Et sont rachetés ses torts,
Dieu puissant, miséricord.*

Notre-Dame et les Archanges remontent au ciel qui
se referme.

GUIBOUR.

*Mes beaux Seigneurs, je vous implore
Et vous prie à tous humblement :
Épargnez-moi, car je ne sens
Sorte de mal que l'on me fasse.
Dieu me protège par sa grâce.
N'ayez honte d'être vaincus,
Car Notre-Dame est mon écu
Et Dieu aussi.*

LE BAILLI.

*Seigneurs, Seigneurs, certes voici
Miracle et très grande merveille.
Jamais on n'en vit de pareille.
Nous avons malement péché
Contre Dieu d'avoir tourmenté
Ainsi laidement ce saint corps.
— Guibour, chère amie, venez hors
De ce feu. Je vois, sur mon âme,
Que bien vous êtes sainte femme.
N'ayez point peur.*

GUIBOUR.

*Ce que vous commandez, Seigneur,
Je le ferai d'un cœur joyeux.
Voyez, me voici hors du feu.
Qu'ordonnez-vous ?*

LE BAILLI.

*A jointes mains et à genoux
Je crie pardon pour ma colère
Et pour le mal que j'ai pu faire.
Que du moins je ne sois maudit
Par vous, ni par les gens honni
Et décrié.*

GUIBOUR.

*Pour Dieu, ne vous humiliez
Ainsi. Vous ne m'avez rien fait.
Levez-vous. Tel est mon forfait
Que si le pouvoir en eussiez,*

*Cent fois brûler vous me dussiez.
Mais de mort et de vilénie
Notre-Dame m'a garantie
Par sa douceur.*

PREMIER VOISIN.

*Ne restons pas ici, Seigneurs,
Mais au logis la convoyons
Et tous en chemin nous mettons
De compagnie.*

LE BAILLI.

*Ma chère et débonnaire Amie,
Ils disent vrai. Allez devant.
Nous irons, de près vous suivant.
Il vous l'est dû.
Le cortège se met en marche.*

GUIBOUR.

*Vous avez, amoureux Jésus,
Sauvé mon corps de mort vilaine,
Et vous, Dame, qui châtelaine
Êtes du ciel impérial,
Sceptre de la gloire royale
Et de grâce fontaine et puits.
Tant que je sais, tant que je puis,
A vous et à votre doux Fils
De tout mon cœur je dis merci.*

On arrive chez Guibour.

— *Grâces vous rends pour ce convoi ;
Mais seule à présent laissez-moi,
Par amitié.*

LE BAILLI.

*Pensons à nous en retourner.
Adieu, Guibour.*

GUIBOUR.

*Sire, que Dieu de son amour
Vous favorise.*

La foule se disperse. Guibour reste en prières dans sa maison. — Musique. — Puis entrent successivement trois pauvres.

PREMIER PAUVRE, aveugle.

*Vierge aux côtés de Dieu assise,
Gardez ceux qui du bien me font.
Mon corps de pauvreté se fond.
Pauvre je suis, n'en ayez doute,
Car je ne sais, quand on me boute,
Si ce sont ou bêtes ou gens.
Je ne puis le plomb de l'argent
Distinguer ni du cuivre l'or.
Las ! qu'il perd un noble trésor,
Bonnes gens, qui perd la clarté.
Donnez-moi, car en vérité
Nul aujourd'hui n'a donné rien
Au pauvre qui ne voit pas bien.
Au nom de Dieu !*

GUIBOUR.

*Bonhomme, demeure en ce lieu.
Attends, attends, je vais à toi.*

*Mon frère, tiens. Prie pour moi
Et pour mon âme.*

DEUXIÈME PAUVRE, affamé.

*Ah, Dieu, n'est-il homme ni femme
Qui me conforte d'une aumône?
Dieu du haut du céleste trône
Aidera qui voudra m'aider.
Je suis un pauvre journalier;
Rien ne puis donner à manger
A trois petits enfants que j'ai.
Ne sais que faire.*

GUIBOUR.

*Mon ami, ne te désespère.
Prends ce sac de blé et l'emporte,
Et quitte le seuil de ma porte
Réconforté.*

TROISIÈME PAUVRE, perclus.

*Regardez-moi tous en pitié,
Et que Dieu sa grâce vous donne
Et tous vos péchés vous pardonne
Comme il fit à la Madeleine.
Voyez, gens, avec quelle peine
Il faut que j'aille.*

GUIBOUR.

*Frère, je n'ai denier ni maille,
Mais j'ai grande pitié de toi.
Tiens, mon dolent ami, reçois*

*Pour t'en couvrir ce mantelet.
C'est celui dont je me revets
Lorsque je sors.*

TROISIÈME PAUVRE.

*Jésus vous soit miséricord ;
Et sa douce mère Marie,
Au double, telle courtoisie
Cent fois vous fasse.*

Les pauvres partis, Guibour reprend sa méditation.
Son de cloches. Les deux voisins s'avancent,
portant chacun un cierge. C'est jour de la
Chandeleur.

PREMIER VOISIN.

*Par le corps de saint Boniface,
Je venais vous chercher, Gautier.
Il est temps d'aller au moûtier
Ouir l'office.*

DEUXIÈME VOISIN.

*Qui ne va pas au saint service
Je ne le tiens pas pour prudhomme,
En ce grand jour où Notre-Dame
Au temple présenta son fils,
Et pour lui sur l'autel offrit
Deux colombelles.*

PREMIER VOISIN.

*Il n'est solennité plus belle,
De toute l'année, à mon gré.*

*Allons-nous-en sans demeurer ;
L'église est loin.*

DEUXIÈME VOISIN.

*J'ai déjà mon cierge à la main
Et l'offrirai.*

PREMIER VOISIN.

*Et comme vous je donnerai
Le mien au prêtre.
Ils vont vers l'église.*

GUIBOUR, en prières.

*Dame de qui Dieu voulut naître,
Voici déjà longtemps depuis
Que votre messe je n'ouis.
En ce jour de la Chandeleur,
J'en ai les yeux remplis de pleurs.
J'ai donné tout ce que j'avais.
Le manteau dont je me couvrais
L'ai offert pour votre amitié.
Dame, si je vais au moûtier,
Tous les gens me regarderont.
Ils riront et se moqueront
A me voir ainsi toute nue,
Moi qui jadis étais vêtue
Richement et de grands atours.
Mais en vous je mets mon recours.
Enclose ici je resterai
Et de cœur je vous prierai
Dévotement.
Le ciel se rouvre.*

DIEU.

*Debout, vous tous, allons-nous-en.
Je veux consoler d'une messe
Guibour qui nous prie et confesse
Et n'ose sa maison quitter.
Or tous, d'un beau cantique allez
La réjouir.*

Notre-Dame et les Saints se mettent à descendre.

CHŒUR.

*Humains, bien vous doit suffire
D'être de Dieu tant aimés
Que pour vous subit martyr.
Humains, bien vous doit suffire;
Et quand par nous vous fait dire
Que de vrai cœur vous l'aimiez,
Humains, bien vous doit suffire.*

。 SAINT JEAN, distribue des cierges.

*Maîtresse du céleste empire,
S'il vous plaît, ce cierge offrirez.
— Et vous, ces deux-ci donnerez.
Celui-ci sera pour Guibour.
Les personnages célestes entrent dans l'église.
— Femme, reçois avec amour
Et sainte ferveur ce bienfait;
Et loue Dieu du don qu'il te fait
De cette cire.*

CHŒUR.

*Humains, bien vous doit suffire
D'être de Dieu tant aimés
Que pour vous subit martyr;
Humains, bien vous doit suffire.
Le cortège ressort de l'église.*

NOTRE-DAME.

*Michel, incontinent va dire
De se hâter à cette femme.
Elle s'attire un bien grand blâme
Et trop fait le prêtre muser.
Qu'elle vienne, sans plus ruser,
Offrir son cierge.*

MICHEL.

*Volontiers, glorieuse Vierge.
Il court à Guibour.
— Dame, aussitôt venez-vous-en
A l'offrande. Trop longuement
Le prêtre tarde. Or accourez.
C'est mal à vous qui le forcez
D'attendre ainsi.*

GUIBOUR.

*Sache, Ami, que ce cierge-ci
A nulle âme ne l'offrirai,
Mais chèrement le garderai.
Que le prêtre chante sa messe
Sans plus muser ni faire cesse
Et sans m'attendre.*

MICHEL.

Je vais cette réponse rendre.

Il retourne vers Notre-Dame.

— *Vierge Marie, elle m'enjoint
De dire qu'elle n'ira point ;
Et qu'en deux mots le prêtre passe,
Sans plus l'attendre, à sa préface
Bien hardiment.*

NOTRE-DAME.

*Gabriel, dis-lui promptement
Que de venir elle s'efforce.
Ou saisis le cierge par force
Et prends-le lui.*

GABRIEL, allant à Guibour.

*Je viens devers vous, belle amie.
Votre cierge vous offrirez
Ou des mains je vous l'ôterai.
Je dis vraiment.*

GUIBOUR.

*Vous n'aurez pouvoir assez grand,
Ami, pour me l'ôter du poing.
Je vous l'ordonne et vous l'enjoins :
N'y touchez pas.*

GABRIEL.

*Puisque je vous le tiens déjà,
J'en serai maître.*

GUIBOUR.

*Et j'y veux tant de force mettre
Que certes il me demeurera.
De mes mains il ne partira.
En vain tirez.*

GABRIEL.

Autrement bientôt parlerez.

*Il arrache un morceau du cierge.
Du moins j'emporterai ceci.
— Des Cieux Souveraine, voici
Tout ce que j'eus moyen d'avoir.
Pourtant je fis bien mon devoir
Pour l'emporter.*

DIEU.

*Amis, il n'en faut point douter,
C'est par grande dévotion
Qu'elle a conservé notre don.
Qu'il lui soit laissé ce qu'elle a.
Pieusement le gardera,
Car ses péchés sont pardonnés.
Pour elle un cantique entonnez
Au départir.
Ils remontent vers le ciel.*

CHŒUR.

*Et quand par nous vous fait dire
Que de vrai cœur vous l'aimiez,
Humains, bien vous doit suffire
D'être de Dieu tant aimés.*

GUIBOUR.

*Ah, Dame, Dame, où ai-je été?
Je me voyais en grande église,
Et vous comme une reine assise
Entre les saints en grande presse.
Et votre fils chantait la messe.
Or je comprends, Vierge Marie,
Qu'en âme vous m'avez ravie.
Au très doux Jésus dis merci,
Qui m'a fait par grâce aujourd'hui
La messe ouïr.
Entrent deux nonnes.*

PREMIÈRE NONNE.

*Votre cœur doit se réjouir,
Car Dieu toutes deux nous envoie
Pour vous conduire en bonne voie.
Que notre habit vous revêtiez,
Et sans délai vous embrassiez
Notre saint ordre.*

DEUXIÈME NONNE.

*Il veut que laissiez le désordre
D'un monde qui est transitoire
Et que méritiez grande gloire
A le servir.*

GUIBOUR.

*Certes c'était tout mon désir.
Puisque vous devez m'emmener,
Je suis toute prête d'aller
A votre suite.*

PREMIÈRE NONNE.

*Partons ; mais je vous fais invite
Qu'en chemin chantions toutes trois
En louant le doux Roi des Rois
Et sa Mère que tant aimez.
— On vous doit bien, Vierge, louer
Quand d'Enfer pour nous délivrer
Dieu se fit homme,
Qui de la mort nous racheta
Où tous Adam nous condamna
Mordant la pomme.*

Adaptation de
JEAN SCHLUMBERGER.

WOYZECK

Georg Büchner supportait mal les absurdités de ce monde. Aussi recherchait-il les souffrances, craignant parfois de ne pas souffrir assez et de donner ainsi son consentement à un état de choses qu'il se devait de ne pas accepter.

Ce n'est pas qu'il en soit resté là et qu'il n'ait point tenté de changer le monde. Il fit la révolution. Mais il connut le découragement et crut comprendre que ce qu'on appelle l'histoire de l'humanité n'est que la vision monotone des sursauts d'un dormeur qui s'agite dans le vide.

Pourtant il aimait les rêves, parce qu'ils rendent le sommeil moins lourd. Ainsi il devint poète.

Le poète a un frère : le fou, auquel Büchner prêta le don de vaincre l'absurde par l'absurde — la folie signifiant pour lui l'art d'être absent du monde des autres, et de ne pas s'y laisser vivre.

Il crut avoir ainsi trouvé la bonne manière d'être mort, refusant une vie qui ne saurait être la nôtre.

Georg Büchner mourut jeune. Il n'a pas achevé le « Woyzeck » dont nous donnons ici la traduction. Le drame n'est qu'une suite de fragments. Certains de ces fragments avaient été réunis par l'auteur dans une version qu'on a retrouvée parmi ses papiers. Mais il manquait

à cette version une fin, et les ébauches antérieures n'y avaient pas trouvé place. Aussi avons-nous cru devoir compléter l'esquisse en y intercalant quelques scènes, qui seront ici précédées d'un astérisque.

Nous renvoyons le lecteur qui voudrait se renseigner sur la genèse de « Woyzeck » à l'édition allemande des œuvres de Georg Büchner : Georg Büchner Sämtliche Werke und Briefe. Leipzig Inselverlag, 1922.

BERNARD GROETHUYSEN.

*La campagne. Au loin, la ville. Woyzeck et Andrès dans
un fourré se taillent des cannes.*

WOYZECK.

Et cette lueur sur l'herbe, Andrès ; le soir, c'est là qu'on voit
rouler la tête. Un jour il y a quelqu'un qui l'a ramassée ; il la
prenait pour un hérisson. Trois jours et trois nuits se passent, et le
voilà couché dans la bière. (*Bas.*) Andrès, c'était les francs-maçons,
mais oui, c'était les francs-maçons. Chut !

ANDRÈS, *chante.*

*Deux lièvres sont assis
Qui broutent l'herbe verte
Qui broutent l'herbe verte*

WOYZECK.

Chut ! Ça bouge.

ANDRÈS.

*Qui broutent l'herbe verte
Qui vont jusqu'au gazon.*

WOYZECK.

Ça vient par derrière et ça sort de dessous. (*Il frappe du pied.*)
Tout est creux, entends-tu, tout est creux là-dessous. Les francs-
maçons !

ANDRÈS.

J'ai peur.

WOYZECK.

Drôle de silence. On a peur de respirer. Andrès !

ANDRÈS.

Quoi ?

WOYZECK.

Dis donc quelque chose ! (*Il regarde au loin dans le vague.*)
Andrès, un feu court dans le ciel, un bruit vient d'en haut, l'on
dirait des trompettes. Ça approche. Filons ! Ne regarde pas
derrière toi. (*Il l'entraîne dans le fourré.*)

ANDRÈS, après un silence.

Woyzeck, tu l'entends toujours ?

WOYZECK.

Rien du tout. Rien ne remue, on dirait que le monde est mort.

ANDRÈS.

Écoute, on bat le tambour, il faut s'en aller.

LA VILLE

*Marie est à la fenêtre avec son enfant.
La retraite passe, tambour-major en tête.*

MARIE, *berçant l'enfant dans ses bras.*
Hé, mon petit, ta ra ta ta ! Tu les entends, les voilà !

MARGUERITE.
Quel homme ! droit comme un arbre !

MARIE.
Il est planté sur ses pieds comme un lion. (*Le tambour-major les salue.*)

MARGUERITE.
Hé, quels yeux doux, la voisine ! Ça n'est pas tous les jours.

MARIE, *chanté.*
*Ce sont de beaux gars
Les soldats, les soldats.*

MARGUERITE.
Comme ils brillent, vos yeux !

MARIE.
Et puis après ? Allez donc porter les vôtres chez le Juif et faites-les bien astiquer. Ils brilleront peut-être assez pour qu'on vous en donne deux liards.

MARGUERITE.

Quoi ! vous, vous, la mamzelle ! moi, je suis une honnête fille ; mais vous, avec vos yeux qui traversent sept culottes de peau... !

MARIE.

Ordure ! (*Elle claque la fenêtre.*) Viens, mon petit gars. Tu n'es qu'un fils de putain, mais avec ta mauvaise figure, tu fais la joie de ta mère. Ta ta ta ! (*Elle chante ;*)

*Ma fille, qu'allons-nous faire ?
T'as un petit, t'as pas de mari.
Hé ! Qu'est-ce que ça peut bien me faire ?
Moi, je chante toute la nuit.
Do do, l'enfant do, do do,
Personne ne me donne un sou.
Jeannot, attelle tes chevaux,
Donne-leur encore du foin,
De l'avoine ils n'en mangent point,
De l'eau ils n'en boivent point,
Le vin nouveau, c'est ce qu'il leur faut.
Holla ho !*

(On frappe à la fenêtre.)

MARIE.

Qui est là ? C'est toi, Frantz, entre !

WOYZECK.

Peux pas. Je vais à l'appel.

MARIE.

Qu'as-tu, Frantz ?

WOYZECK, *mystérieux.*

Marie, ça s'est passé de nouveau. N'est-il pas écrit : « Et voilà que la fumée s'éleva de terre comme la fumée d'un poêle... »

MARIE.

Frantz !

WOYZECK.

Ça m'a suivi jusqu'à la ville. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

MARIE.

Frantz !

WOYZECK.

Il faut m'en aller. (*Il sort.*)

MARIE.

Il est toujours le même. Cet air hagard... il n'a même pas regardé son enfant. Il déraillera à force de penser. Qu'est-ce que t'as à être si tranquille, mon petit ? T'as peur ? Il se met à faire sombre, on se croirait aveugle. D'habitude le réverbère éclaire la pièce. Je n'y tiens plus. J'ai des frissons... (*Elle sort.*)

BARAQUES DE FOIRE. LUMIÈRES

LE CRIEUR, *devant une baraque.*

Messieurs, venez voir la créature telle qu'elle sort des mains du Créateur. Ce n'est rien, moins que rien ; maintenant, voyez la

puissance de l'art : la voilà qui se lève, elle marche, elle porte veste et culottes, elle a un sabre. Hop ! fais ta révérence. Bien, t'es un baron. Envoie un baiser ! (*Il sonne de la trompette.*) Coco aime la musique. Messieurs, regardez les petits oiseaux des canaileries et le cheval. C'est le favori de toutes les têtes couronnées. La représentation va commencer. On recommence depuis le commencement. Vous allez voir l'origine de toutes les origines.

WOYZECK.

Veux-tu ?

MARIE.

Ma foi oui. Ça doit être beau. Quelles belles franges, le costume du monsieur ! Et la femme en pantalons !

LE TAMBOUR-MAJOR.

Tiens, là-bas, tu vois ? La belle garce !

LE SOUS-OFFICIER.

Fichtre ! On en tirerait des régiments de petits cuirassiers.

LE TAMBOUR-MAJOR.

Et des troupes de tambours-majors.

LE SOUS-OFFICIER.

Comme elle porte la tête ! Si on ne disait pas que ses cheveux noirs la tirent par en-bas ? Et quels yeux !

LE TAMBOUR-MAJOR.

C'est comme si tu te penchais sur un puits ou sur un tuyau de cheminée. Allons-y !

L'INTÉRIEUR DE LA BARAQUE

LE MONTREUR.

Et maintenant, montre ce que tu sais faire ! Fais voir tes raisonnements d'animal. Fais honte aux hommes ! Messieurs, cette bête que vous voyez là, avec sa queue au derrière et ses quatre sabots, elle est membre de toutes les Sociétés savantes, professeur à l'Université. C'est chez elle que les étudiants viennent apprendre l'équitation et l'escrime. Ça c'est l'entendement simple. Pense maintenant avec ta raison double ! Que fais-tu quand tu penses avec ta raison double ? Y a-t-il un âne dans l'honorable société ? (*Le cheval dit non de la tête.*) La voyez-vous maintenant, la raison double ? C'est de la bêtaphysique, ce n'est pas un simple bête. Un homme, un homme animal et pourtant c'est une bête, un bestiau. (*Le cheval s'oublie sur la scène.*) Oh ! oh, tu fais honte à la société ! Voyez-vous, c'est que l'animal est nature, une nature sans idéal, prenez leçon sur lui. Tous les docteurs vous diront que ça ne vaut rien de vous retenir. Il est écrit : Homme, sois nature ! Tu es fait de poussière, de sable et de boue, et tu voudrais être plus que de la poussière, du sable et de la boue ? Voyez donc comme il raisonne : il ne sait pas compter sur ses doigts. Eh bien ! il calcule tout de même. Pourquoi ça ? La seule chose qui lui manque, c'est de pouvoir s'exprimer, c'est de faire des discours. C'est un homme métamorphosé. Dis à ces messieurs quelle heure il est. Lequel de ces messieurs-dames a une montre. Une montre ?

LE SOUS-OFFICIER.

Une montre ? (*Il tire sa montre d'un air important.*) Voilà, monsieur.

MARIE.

Il faut que je voie ça. (*Elle grimpe jusqu'aux premières places, le Sous-Officier l'aide à grimper.*)

LE TAMBOUR-MAJOR.

Ah ! la belle garce !

LA MANSARDE DE MARIE

MARIE, assise, son enfant sur les genoux, se regarde dans un éclat de miroir qu'elle tient à la main.

Comme les pierres brillent ! Quelle espèce de pierres c'est-il, qu'est-ce qu'il a dit ? Dors, petit, ferme les yeux, bien fort. (*L'enfant met les mains sur ses yeux.*) Plus fort encore. Reste comme ça, ou bien il viendra te chercher. (*Chante.*)

*Ferme ton volet, fillette,
Le tzigane va venir.
Il t'emmène par la main
Dans le pays des tziganes.*

(*Elle se regarde de nouveau.*) Pour sûr, c'est de l'or. Nous autres, on n'a à soi qu'un petit coin dans le monde et un éclat de miroir, et pourtant j'ai les lèvres aussi rouges que les belles madames avec leurs miroirs de haut en bas et avec leurs beaux messieurs qui leur baisent la main, et je ne suis qu'une fille. (*L'enfant se dresse.*)

Chut, mon petit, ferme les yeux ! L'ange du sommeil, comme il trotte le long des murs ! (*Elle fait courir le reflet du miroir.*) Ferme les yeux ! Ou bien, il te regardera dans les yeux et tu deviendras aveugle. (*Woyzeck entre et vient derrière elle, elle sursaute et porte les mains à ses oreilles.*)

WOYZECK.

Qu'est-ce que tu as là ?

MARIE.

Rien.

WOYZECK.

Mais ça brille sous tes doigts.

MARIE.

Une petite boucle d'oreille. Je l'ai trouvée.

WOYZECK.

Les deux à la fois ! Je n'ai jamais rien trouvé de pareil.

MARIE.

Alors quoi ? Je suis une putain ?

WOYZECK.

Ça va, Marie. Comme il dort, le petit. Passe ta main sous son bras, la chaise lui fait mal. Il a le front en sueur. Se donner toujours du mal sous le soleil ; même en dormant, on n'arrête pas de suer. Pauvres gens que nous sommes ! Voilà enfin l'argent, Marie ; ça, c'est ma solde, et ça, ça vient de mon capitaine.

MARIE.

Grand merci, Frantz.

WOYZECK.

Il me faut sortir. A ce soir, Marie. Adieu.

MARIE, *seule, après un silence.*

Eh bien, je suis quand même une mauvaise fille. Si je me tuais ? Bah ! et puis après ? Hommes, femmes, que le diable les emporte tous !

CHEZ LE CAPITAINE

Le Capitaine est assis. Woyzeck le rase.

LE CAPITAINE.

Doucement, Woyzeck, doucement ; chaque chose en son temps. Il me donne le vertige. Qu'est-ce que je pourrai bien faire des dix minutes qu'il va me faire gagner ? Woyzeck, penses-y bien, il te reste trente bonnes années à vivre. Trente ans ! Cela fait trois cent soixante mois,... et combien de jours, d'heures, de minutes ! Que va-t-il faire de cette immensité de temps ? Il faut bien le partager, Woyzeck, le partager...

WOYZECK.

Parfaitement, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Quand je pense à l'éternité, ce monde commence à m'inquiéter. Il faut s'occuper, Woyzeck, savoir s'occuper. L'éternité, c'est l'éternité. Mais oui, l'éternité. Tu te rends compte ? — Et puis, voilà que ça n'est plus l'éternité, ça n'est qu'un instant. Mais oui, un instant. Woyzeck, je frémis quand je pense que la terre tourne en un jour. Quelle perte de temps ! Où cela nous mènera-t-il ? Woyzeck, je ne puis plus voir tourner une roue de moulin sans devenir mélancolique.

WOYZECK.

Parfaitement, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Woyzeck, tu as toujours l'air traqué. Un brave homme n'est pas comme ça, un brave homme a sa bonne conscience pour lui. Voyons, dis-moi quelque chose, Woyzeck ? Quel temps fait-il ?

WOYZECK.

Mauvais, mon capitaine, mauvais, du vent !

LE CAPITAINE.

Oui, je m'en aperçois. Il y a quelque chose dehors, qui court. Un vent comme ça me fait l'effet d'une souris. (*D'un air avisé*) Je crois que ça vient du sud-nord.

WOYZECK.

Parfaitement, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Ha, ha, ha ! Sud-nord ! Ha, ha ! Qu'il est bête, affreusement bête ! (*Avec émotion*) Woyzeck, tu es un brave homme, mais, (*très digne*) Woyzeck, tu n'as pas de morale. La morale, tu comprends, c'est quand on est moral. C'est un beau mot. Tu as un enfant qui n'a pas reçu la bénédiction de l'église, comme dit le révérend aumônier de la garnison, « qui n'a pas reçu la bénédiction de l'église » — le mot n'est pas de moi.

WOYZECK.

Mon capitaine, le bon Dieu ne lui en voudra pas, à ce pauvre petit rat, si on n'a pas dit *Amen* sur lui avant de le faire. Le Seigneur a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce qu'il me chante là ? Drôle de réponse ! Il m'embrouille, celui-là, avec sa réponse. Et quand je dis « celui-là », c'est de toi, c'est bien de toi que je parle.

WOYZECK.

Des pauvres bougres comme nous ! Voyez-vous, mon capitaine, l'argent, l'argent ! Celui qui n'a pas d'argent !... Allez donc mettre au monde un enfant avec de la morale ! On a tout de même sa chair et son sang. Mais nous autres, on a beau faire, ce n'est que malheur dans ce monde-ci et dans l'autre. Si des fois on allait au ciel, je crois qu'il nous faudrait encore pousser au tonnerre.

LE CAPITAINE.

Woyzeck, tu n'as pas de vertu, tu n'es pas un homme ver-

tueux. La chair et le sang ? Quand je suis à la fenêtre, après la pluie, et que je regarde les bas blancs, comme ils trottent dans la rue... Diable, Woyzeck, alors l'amour me prend. Moi aussi, j'ai de la chair et du sang. Mais la vertu, la vertu, Woyzeck ! Sans ça comment passer le temps ? — Je me dis toujours : « Toi, tu es un homme vertueux, (*avec émotion*) un brave homme, un brave homme ! »

WOYZECK.

Oui, mon capitaine ; la vertu, moi, je ne m'y reconnais pas très bien. Voyez-vous, nous autres pauvres gens, on n'a pas de vertu, on cède à la nature. Mais si moi j'étais un monsieur, si j'avais un chapeau, une montre et un lorgnon, si j'avais un parler distingué, je ne demanderais pas mieux que d'être vertueux. Ça doit être une belle chose que la vertu, mon capitaine, mais moi je suis un pauvre diable.

LE CAPITAINÉ.

A la bonne heure, Woyzeck, tu es un brave homme, un brave homme ; mais tu penses trop, ça te ronge. Tu as toujours l'air traqué. Ma démonstration m'a complètement épuisé. Va maintenant et ne te démène pas tant. Descends lentement la rue, tout lentement et marche bien au milieu.

DEVANT LA CHAMBRE DE MARIE

MARIE. LE TAMBOUR-MAJOR.

LE TAMBOUR-MAJOR.

Marie !

MARIE, *le regarde, émue.*

Là, avance un peu que je te voie. La poitrine d'un bœuf et la barbe d'un lion ! Il n'y en a pas deux comme toi. Je suis fière entre toutes les femmes.

LE TAMBOUR-MAJOR.

Et si tu me voyais le dimanche, avec mon grand panache et mes gants blancs ! Tonnerre de Dieu ! Le prince me dit toujours : « Cristi, quel gaillard ! »

MARIE, *railleuse.*

Ah bah ! (*Elle se met devant lui.*) Toi !

LE TAMBOUR-MAJOR.

Et toi aussi tu es une gaillarde ! Sapristi, nous allons planter une pépinière de tambours-majors. Hé ? (*Il l'enlace.*)

MARIE, *vexée.*

Laisse-moi !

LE TAMBOUR-MAJOR.

Petite sauvage, va !

MARIE, *violamment.*

Essaie donc un peu de me toucher !

LE TAMBOUR-MAJOR.

Tu as le diable dans les yeux !

MARIE.

Eh bien, soit. Et puis après ?

LA CHAMBRE DE MARIE

MARIE. WOYZECK.

WOYZECK, *la regarde fixement et secoue la tête.*

Hum, je ne vois rien, je ne vois rien. Oh ! il faudrait le voir, il faudrait l'empoigner.

MARIE, *gênée.*

Qu'as-tu donc, Frantz ? Tu perds la tête ?

WOYZECK.

Un péché si épais, si gros ; rien que l'odeur devrait chasser les anges du ciel. Tes lèvres sont rouges, Marie. Elles n'ont pas de boutons ? Tu es belle comme le péché, Marie. Est-ce que le péché mortel peut être aussi beau ?

MARIE.

Frantz, tu délires.

WOYZECK.

Par le diable ! Est-ce qu'il se tenait là, tel que me voilà ? Comme ça ? Comme ça ?

MARIE.

Les jours sont longs, le monde est vieux : bien des gens peuvent se tenir à la même place l'un après l'autre.

WOYZECK.

Je l'ai vu !

MARIE.

On peut voir bien des choses quand on a deux yeux, qu'on n'est pas aveugle, et qu'il fait soleil.

WOYZECK.

Putain ! (*Il marche sur elle.*)

MARIE.

Essaie un peu de me toucher, Frantz ! Plutôt un coup de couteau dans le ventre, que de sentir ta main sur moi.

WOYZECK.

Femme ! — Mais non..., il faudrait que l'on pût voir quelque chose ! L'homme est un abîme ; on a le vertige quand on se penche dessus.

CHEZ LE DOCTEUR

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que je vois, Woyzeck ? C'est ça, un homme de parole ?

WOYZECK.

Qu'y a-t-il donc, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Je l'ai vu, Woyzeck. Tu as pissé dans la rue ; tu as pissé contre

le mur, comme un chien — et mes trois sous par jour ! Woyzeck, c'est mal ce que tu as fait là. Le monde devient méchant, très méchant.

WOYZECK.

Mais, monsieur le docteur, quand c'est la nature qui agit ?

LE DOCTEUR.

La nature agit... la nature agit ! La nature ! Est-ce que je n'ai pas démontré que le *musculus constrictor vesicae* est soumis à la volonté ! La nature ! Woyzeck, l'homme est libre. Dans l'homme l'individualité se sublimise en liberté. Ne pas pouvoir retenir son urine ! (*Il secoue la tête et marche de long en large, les mains derrière le dos.*) As-tu mangé tes pois, Woyzeck ? Il y aura une révolution dans la science. Je la ferai sauter. Urée, ammonium muriaté, hyperoxyde. Woyzeck, n'as-tu pas besoin de pisser de nouveau ? Entre donc là et essaye un peu.

WOYZECK.

Peux pas, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR, *très monté.*

Mais pisser contre le mur ! Je l'ai par écrit, je le tiens, notre contrat... Je l'ai vu, de mes yeux vu. Je mettais justement le nez à la fenêtre et je laissais entrer les rayons de soleil pour analyser l'éternuement. (*Il se jette sur lui.*) Non, Woyzeck, je ne me fâcherai pas. C'est malsain, c'est antiscientifique. Je suis calme, tout à fait calme. Mon poulx a ses soixante pulsations, et je te parle avec le plus grand sang-froid. Dieu nous préserve de nous emporter

contre un homme, un homme ! Si c'était encore un protégé qui cherchât à nous leurrer. Mais, Woyzeck, tu n'aurais tout de même pas dû pisser contre le mur.

WOYZECK.

Voyez-vous, monsieur le docteur, on est ainsi fait, on a des fois son caractère, son tempérament. Mais avec la nature c'est autre chose, voyez-vous. Avec la nature (*il fait craquer ses doigts*) c'est une chose, comment dire, par exemple...

LE DOCTEUR.

Woyzeck, tu recommences à philosopher.

WOYZECK, *familièrement*.

Monsieur le docteur, ne vous est-il jamais arrivé d'avoir affaire à la seconde nature ? Quand le soleil était à midi, on aurait dit le monde en flammes, une terrible voix m'a parlé.

LE DOCTEUR.

Woyzeck, tu as une *aberratio*.

WOYZECK, *met le doigt contre le nez*.

Les champignons, monsieur le docteur, c'est là le hic. Avez-vous déjà vu quelles figures tracent à terre les champignons en poussant ? Celui qui pourrait lire ça !

LE DOCTEUR.

Woyzeck, tu as une magnifique *aberratio mentalis partialis*,

type deux, bien caractérisé. Woyzeck, tu auras un supplément. Type deux : idée fixe, état général normal. Tu fais tout comme à l'ordinaire ? Tu rases ton capitaine ?

WOYZECK.

Mais oui.

LE DOCTEUR.

Tu manges tes pois ?

WOYZECK.

Régulièrement, monsieur le docteur. Le supplément d'alimentation, c'est ma femme qui le touche.

LE DOCTEUR.

Tu fais ton service ?

WOYZECK.

Oui.

LE DOCTEUR.

Un cas intéressant. Cas Woyzeck, tu seras augmenté. Tiens-toi bien. Fais voir ton poulx. Parfait.

LA RUE

LE CAPITAINÉ, LE DOCTEUR.

Le Capitaine, tout essoufflé, descend la rue, s'arrête, souffle, se retourne.

LE CAPITAINE.

Docteur, ces pauvres chevaux me rendent perplexe ! Quand je pense qu'il leur faut aller à pied... mais ne courez donc pas tant, n'agitez pas ainsi votre canne ! Vous avez l'air de courir après la mort. Un brave homme qui a sa bonne conscience ne va pas si vite ; un brave homme... (*Il attrape le docteur par son habit.*) Docteur, permettez que je sauve la vie d'un homme. Mais vous m'échappez... Docteur, je deviens mélancolique, j'ai l'esprit tout rêveur : je me mets à pleurer quand je vois mon habit pendu au mur. Je me dis : le voilà pendu.

LE DOCTEUR.

Hum ! Gras, bouffi, cou gonflé, constitution apoplectique. Oui, capitaine, l'*apoplexia cerebri* vous guette ; mais vous n'aurez peut-être qu'un côté atteint ; vous serez paralysé d'un seul côté ; en mettant les choses au mieux, la tête seule sera touchée ; vous pourrez encore végéter quelque temps. Voilà à peu près ce qui vous attend dans les quatre semaines. D'ailleurs, je puis vous le promettre, vous serez un cas intéressant et si Dieu vous envoie une paralysie partielle à la langue, nous ferons des expériences immortelles.

LE CAPITAINE.

Docteur, ne m'effrayez pas ! Il y a des gens qui sont morts de peur, absolument rien que de peur. Ah, je les vois déjà avec leurs citrons à la main ; ils disent : « C'était un brave homme, un brave homme. » Croquemort du diable !

LE DOCTEUR, *il montre son chapeau.*

Qu'est-ce que c'est, capitaine ? Une tête creuse !

LE CAPITAINE, *fait un pli à son habit.*

Et ça, docteur ? — Simplicité !

LE DOCTEUR.

Je vous salue, honorable traîneur de sabre.

LE CAPITAINE.

Moi aussi, cher monsieur Croquemort.

CORPS DE GARDE

WOYZECK, ANDRÈS.

ANDRÈS *chante.*

*La gentille servante
De Madame l'hôtesse
S'assied dans son jardin
Jour et nuit,
S'assied dans son jardin...*

WOYZECK.

Andrès !

ANDRÈS.

Eh ben !

WOYZECK.

Beau temps !

ANDRÈS.

Un temps du dimanche. Il y a concert à la porte de la ville et toutes les filles y sont. Quelle suée, ça barde !

WOYZECK, *inquiet.*

Andrès, ils dansent.

ANDRÈS.

Au Cheval Blanc et à l'Étoile.

WOYZECK.

Ça danse ! ça danse !

ANDRÈS.

Je m'en fous.

*S'assied dans son jardin
Jusqu'au coup de minuit
Elle attend les soldats.*

WOYZECK.

Andrès, ça me tracasse.

ANDRÈS.

Nigaud !

WOYZECK.

Il me faut sortir. Tout tourne devant moi. Ça danse ! ça danse ! Elle aura les mains chaudes, diable, Andrès !

ANDRÈS.

Quoi ?

WOYZECK.

Faut que j'y aille voir.

ANDRÈS.

Avec ta poule ?

WOYZECK.

Faut que j'y aille, il fait trop chaud ici.

L'AUBERGE

*Les fenêtres sont ouvertes. On danse devant la maison.
Artisans, compagnons.*

PREMIER ARTISAN, *chante.*

*J'ai une chemise,
Qui n'est pas à moi,
Qu'est-ce que pue mon âme ?
Elle pue l'alcool.*

DEUXIÈME ARTISAN.

Dis-moi, compagnon, est-ce qu'il faut que je perce un trou dans la nature pour te faire plaisir ? Allons, en avant ! Je percerai un trou dans la nature. Moi aussi, je sais y faire, tu comprends. Je zigouilleraï du coup toutes les puces de ton corps.

PREMIER ARTISAN.

Mon âme, elle pue l'eau-de-vie, mon âme ! Voilà même l'argent,

qui se met à pourrir ! Myosotis-ne-m'oubliez-pas, que ce monde est beau ! Frère, il me faut pleurer à remplir un tonneau. Je voudrais que nos deux nez fussent deux bouteilles et que nous pussions nous les vider l'un à l'autre dans le gosier.

QUELQUES GARÇONS, *chantent en chœur.*

*C'était un chasseur
Du Palatinat,
Qui passe à cheval
Dans la forêt verte,
Halli, hallo ! Ho !
Qu'il fait bon chasser !
Ici dans les bois,
Chasser fait ma joie.*

WOYZECK, *se met à la fenêtre. Marie et le tambour-major passent en dansant sans le voir.*

Lui ! elle ! diable !

Marie repasse en dansant.

Encore ! encore !

WOYZECK *étouffe.*

Encore ! Encore ! (*Il se lève, puis retombe sur le banc.*) Encore ! Encore ! (*Il se tord les mains.*) Tournez ! Roulez ! Pourquoi Dieu ne souffle-t-il pas le soleil pour qu'ils puissent tous se rouler les uns sur les autres, hommes sur femmes, hommes sur bêtes ? Ils font ça en plein jour. Ils font ça sur la main comme des mouches. Femelle, va ! Ça chauffe, femelle, ça chauffe ! Encore ! Encore !

Le salaud, comme il la tripote ! Il la tient bien, comme je la tenais les premiers temps.

PREMIER COMPAGNON, *prêchant debout sur la table.*

Pourtant, si le voyageur, qui se penche sur le fleuve du temps, et réplique à la sagesse divine, s'interpelle ainsi : « Pourquoi l'homme existe-t-il ? Pourquoi l'homme existe-t-il ? » En vérité, je vous le dis, de quoi vivraient le paysan, le tonnelier, le cordonnier et le médecin, si Dieu n'avait pas créé l'homme. De quoi vivrait le tailleur s'il n'avait implanté dans l'homme le sentiment de la pudeur ; de quoi vivrait le soldat s'il ne l'avait pourvu du bescin de tuer ? C'est pourquoi, n'en doutez pas, tout est plein de grâce et de charme. Mais tout ce qui est terrestre est de la saleté, même l'argent pourrit. Pour finir, mes chers auditeurs, pissons en croix pour faire mourir un Juif !

LES CHAMPS

WOYZECK.

Encore ! Encore ! Silence, la musique ! (*Il se courbe vers la terre.*)
Ha ! que dites-vous ? Plus haut, plus haut : Tue-la, tue la louve !
Tue-la, tue la louve ! Faut-il donc ? Faut-il ? Vous aussi là-bas, vous le dites ? C'est le vent qui parle ? Encore, encore ! Tue-la, tue-la !

*Une chambrée dans la caserne. La nuit. Woyzeck et
Andrès dans un même lit.*

* ANDRÈS.

Laisse-moi, hé, que veux-tu ?

WOYZECK.

Andrès !

Andrès murmure en dormant.

WOYZECK.

Hé, Andrès !

ANDRÈS.

Qu'est-ce que tu veux ?

WOYZECK.

Je n'ai pas de repos, je les entends toujours, qui font grincer leurs violons et qui chantent et qui dansent, encore, encore ! Et puis, quand je ferme les yeux, je vois briller un grand couteau, qui est sur une table devant la fenêtre, dans une ruelle sombre, avec un vieux qui est assis derrière la table. Et je l'ai toujours devant les yeux, ce couteau.

ANDRÈS.

Tu es fou, dors !

WOYZECK, *secouant Andrès.*

Andrès ! Andrès ! Pas moyen de dormir. Quand je ferme les yeux, tout tourne, j'entends des violons : encore ! encore ! Ça sort du mur. Tu n'entends rien ?

ANDRÈS.

Oui, laisse-les danser. C'est qu'on est fatigué. Et puis, que Dieu soit avec nous. *Amen.*

WOYZECK.

Ça dit : Tue-la, tue-la ! et ça me râcle comme un couteau entre les yeux.

ANDRÈS.

Tu ferais mieux de prendre de l'eau-de-vie avec de la poudre dedans, ça vous coupe la fièvre.

* LA COUR DE LA CASERNE

WOYZECK.

T'as rien entendu ?

ANDRÈS.

Il est là avec un camarade.

WOYZECK.

Il a dit quelque chose.

ANDRÈS.

D'où le sais-tu ? Pas la peine que je le répète. Bah ! il riait, et puis il disait : Une femme superbe ! Elle en a, des cuisses, et toute chaude partout !

WOYZECK, *indifférent*.

Ah ! il a dit ça ? De quoi donc ai-je rêvé cette nuit ? D'un couteau, je crois ? Quels drôles de rêves on peut avoir !

ANDRÈS.

Où vas-tu, camarade ?

WOYZECK.

Chercher du vin pour mon officier. Mais, Andrès, elle était tout de même unique au monde.

ANDRÈS.

Qui était... ?

WOYZECK.

Rien.

WOYZECK, *seul*.

Qu'est-ce qu'il disait ? Ah ! chaque jour ne voit pas arriver sa propre fin.

* L'AUBERGE

WOYZECK. LE SOUS-OFFICIER.

WOYZECK.

*A quoi pensais-tu, jeune fille,
De prendre un charretier
Roulier de grands chemins...*

Qu'est-ce que le bon Dieu ne peut pas ? Faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé. Ha, ha ! Mais c'est comme ça, et il est bien que ce soit comme ça. Ce qui est meilleur est meilleur. Un homme rangé aime sa vie, et celui qui aime sa vie n'a pas de courage, et puis un homme vertueux n'a pas de courage. Il n'y a qu'un jean-foutre pour avoir du courage.

LE SOUS-OFFICIER.

Hum ! Il y a des allusions là-dessous ? Vous insultez un brave.

WOYZECK.

Je ne fais pas d'allusions, je ne parle pas avec autant de précautions qu'un Français, et c'est bien de votre part de m'avertir. Mais il n'y a qu'un jean-foutre pour avoir du courage.

LE SOUS-OFFICIER.

Vieux rasoir ébréché, plat à barbe fêlé, eau de savon en pourriture, je te ferai boire ton urine et avaler ton propre rasoir.

WOYZECK.

Monsieur, vous vous méprenez. Est-ce de vous que je parlais, ai-je dit que vous aviez du courage ? Monsieur, laissez-moi tranquille. Je suis la science. Je reçois un demi-gulden par semaine pour ma science. Ne me pourfendez pas ou je pourrais mourir de faim. Je suis une Spinoza pericyclica, j'ai un dos latin. Je suis un squelette vivant. Toute l'humanité fait des études sur moi. Qu'est-ce que l'homme ? Des os, de la poussière, du sable, de la boue. Qu'est-ce que la nature ? De la poussière, du sable, de la boue. Mais les hommes stupides, les hommes stupides ! Devenons amis. Si vous n'aviez pas de courage, la science n'existerait pas ; il n'y aurait que la nature, sans amputation, sans articulation. Qu'est-ce que c'est que ça ? Les bras de Woyzeck, sa chair, ses os, ses veines, ce que c'est ? De la boue. Pourquoi il est dans la saleté ? Faudrait donc que je lui coupe le bras ? Non, l'homme est égoïste. Mais il frappe, il tire et il tue son prochain. (*Il sanglote*) Soyons amis, je suis ému. Je voudrais que votre nez et le mien soient deux bouteilles pour que nous puissions nous les verser l'un à l'autre dans le gosier. Que le monde est beau, mon ami, mon ami !

Le monde ! (*Emu*) Regardez comme le soleil sort d'entre les nuages.
C'est comme si on vidait un pot de chambre. (*Il pleure.*)

* L'AUBERGE

Woyzeck est assis devant l'auberge. Des gens sortent.

ANDRÈS.

Qu'est-ce que tu fais là ?

WOYZECK.

Rien. Quelle heure est -il ?

ANDRÈS.

.

WOYZECK.

Ah ! pas plus tard ! Cela devrait aller plus vite, je vais encore
y réfléchir avant la nuit.

ANDRÈS.

Pourquoi ?

WOYZECK.

Parce qu'alors tout serait fini.

ANDRÈS.

Mais quoi ?

WOYZECK.

Ben, le plaisir.

ANDRÈS.

Qu'est-ce que tu fais là devant la porte ?

WOYZECK.

J'suis bien là. Bien des gens sont assis devant leur porte et ils ne savent rien : plus d'un en sortira les pieds en avant.

ANDRÈS.

Allons, viens.

WOYZECK.

Je suis bien là, et je serais encore mieux couché...

ANDRÈS.

Louis, tu as le sang à la tête.

WOYZECK.

A la tête. Si les gens savaient l'heure, ils se déshabilleraient, ils se mettraient une chemise de soie et feraient faire leur lit par le menuisier. On dort bien sur des copeaux.

ANDRÈS.

Il a bu.

(Andrès s'en va avec les autres.)

WOYZECK.

Qu'est-ce qui brille là-bas ? Cela miroite tout le temps devant mes yeux. Comme ça brille ! Le diable m'emporte, il faut que j'aie ce machin.

L'AUBERGE

LE TAMBOUR-MAJOR, WOYZECK, DES GENS.

TAMBOUR-MAJOR.

Je suis un homme ! (*Il se frappe la poitrine.*) Un homme, que je dis. S'il y en a un qui n'est pas content... Que celui qui n'est pas un nom de Dieu d'ivrogne ne s'avise pas de m'approcher. Je lui ferais rentrer le nez dans le derrière. Je vais... (*A Woyzeck.*) Hé toi, bois ! Je voudrais que le monde entier fût de l'eau-de-vie, de l'eau-de-vie. Il faut qu'il boive.

(*Woyzeck siffle.*)

TAMBOUR-MAJOR.

Vieux salaud, veux-tu que je t'arrache la langue du cou et que je te la roule autour du corps ? (*Ils se battent, Woyzeck a le dessous.*) Que veux-tu que je te laisse comme souffle ? Un pet de vieille femme ?

Woyzeck épuisé, tombe en tremblant sur un banc.

TAMBOUR-MAJOR.

Qu'il siffle jusqu'à en être bleu !

*L'eau-de-vie donne la force,
L'eau-de-vie, c'est ma vie.*

UNE FILLE.

Il a son compte.

UNE AUTRE FILLE.

Il saigne.

WOYZECK.

Tout se paiera.

BOUTIQUE

WOYZECK, LE JUIF.

WOYZECK.

Votre pistolet est trop cher.

LE JUIF.

Prenez-le, ne le prenez pas, ça vous regarde.

WOYZECK.

Et ce couteau ?

LE JUIF.

Il est bien affilé. Voulez-vous vous couper la gorge avec ? Ben, quoi ? Je vous le vendrai aussi bon marché qu'un autre ; vous aurez une mort pas chère ; ce n'est pourtant pas pour rien. Enfin, quoi ? Ce sera une mort à bon marché.

WOYZECK.

Ça peut servir pour autre chose que du pain.

LE JUIF.

Quatre sous.

WOYZECK.

Les voilà. (*Il s'en va.*)

LE JUIF.

Les voilà ! Comme si ce n'était rien. Et pourtant c'est de l'argent. Le chien !

LA MANSARDE DE MARIE

MARIE, seule, feuillette la Bible.

« Et aucun mensonge ne fut trouvé dans sa bouche... » — Seigneur, Seigneur, ne me regardez pas. (*Elle continue à feuilleter.*) « Mais les Pharisiens lui amenèrent une femme qui vivait dans l'adultère et ils la placèrent devant lui ; et Jésus dit : « Je ne te maudis pas, va et ne pêche plus. » (*Elle joint les mains.*) Seigneur, Seigneur — je ne puis ! — Seigneur, donne-moi seulement la force de prier. (*L'enfant se presse contre elle.*) Ce petit me fend le cœur. Charles ! Frantz n'est venu ni hier, ni aujourd'hui ; il commence à faire chaud. (*Elle ouvre la fenêtre.*) « Et elle s'agenouilla devant lui, et elle pleura, et mouilla ses pieds de ses larmes, et les sécha avec les cheveux de sa tête, et baisa ses pieds et les oignit avec des onguents... » (*Se frappant la poitrine.*) Tout est mort. Mon Sauveur, oh ! mon Sauveur, je voudrais parfumer tes pieds.

LA CASERNE

ANDRÈS, WOYZECK.

WOYZECK, *il fouille dans son paquetage.*

Andrès, ce gilet ne fait pas partie de l'équipement, tu pourras le garder. Cette croix est à ma sœur et la petite bague aussi. Et puis, j'ai encore une image de saint et deux cœurs, de l'or bien brillant, c'était dans la Bible de ma mère à la place où il est écrit : « Seigneur, faites que mon cœur soit à toute heure rouge et sanglant comme ton corps. » Ma mère ne sent plus qu'une seule chose : c'est quand le soleil lui chauffe les mains ; mais je m'en fous.

ANDRÈS, *ahuri, répond à tout :*

Entendu !

WOYZECK, *tire un papier.*

Frédéric-Jean-Frantz Woyzeck, réserviste et fusilier au 2^e régiment, 2^e bataillon, 4^e compagnie, né le jour de l'Annonciation de la Vierge, le 20 juillet, j'ai aujourd'hui trente ans, 7 mois et 12 jours.

ANDRÈS.

Frantz, on te mettra à l'infirmerie. Prends de la poudre dans de l'eau-de-vie, ça calme la fièvre.

WOYZECK.

Andrès, quand le menuisier rassemble les copeaux, personne ne sait encore qui y mettra la tête.

SENTIER MENANT A L'ÉTANG

MARIE et WOYZECK.

MARIE.

La ville, c'est là-bas ? Il fait sombre.

WOYZECK.

Reste encore là. Viens, assieds-toi.

MARIE.

Mais il me faut rentrer.

WOYZECK.

Tu ne te feras pas mal aux pieds.

MARIE.

Tu es drôle.

WOYZECK.

Sais-tu depuis combien de temps exactement, Marie... ?

MARIE.

Deux ans à la Pentecôte.

WOYZECK.

Et combien crois-tu que cela durera encore ?

MARIE.

Il faut que je m'en aille préparer le souper.

WOYZECK.

As-tu froid, Marie ? Et pourtant tu es toute chaude. Et comme tes lèvres sont brûlantes ! Une chaude, chaude haleine de putain. Quand on est froid, on a cessé de grelotter. Tu ne grelotteras pas à la rosée du matin.

MARIE.

Que dis-tu ?

WOYZECK.

Rien.

(Silence.)

MARIE.

Comme la lune est rouge quand elle se lève !

WOYZECK.

Comme un fer sanglant.

MARIE.

Que veux-tu faire ? Frantz, que tu es pâle. — Frantz, arrête ! Au nom du ciel, au secours, au secours !

WOYZECK.

Tiens, pour toi ! et encore pour toi ! — Ne mourras-tu pas ? Tiens ! Tiens ! Ha ! Elle bouge encore. — Pas encore ? Pas encore ? Toujours pas ? *(Il s'acharne.)* Es-tu morte ? Morte ! Morte ! *(Il laisse tomber le couteau. Des passants surviennent. Il s'enfuit. Reve-*

nant sur ses pas.) Le couteau ? Où est le couteau ? Je l'ai laissé là. Il me trahira. Approchons ! Toujours plus près ! — Quel est cet endroit ? Qu'est-ce que j'entends ? Ça bouge. Silence. — C'est tout près. Marie ! Ha, Marie ! Silence ! Rien ne remue. — Pourquoi es-tu si pâle, Marie ? Pourquoi as-tu une corde rouge autour du cou ? De qui tiens-tu ce collier ? Quel péché ? Il t'a rendue noire, toute noire. Voilà que je t'ai blanchie à présent. Pourquoi tes cheveux noirs pendent-ils en désordre ? Ne les as-tu donc pas tressés aujourd'hui ? — Qu'y a-t-il là par terre ? Il fait froid, humide, rien ne bouge. Allons-nous en ! — Le couteau, le couteau. Est-ce que je l'ai encore ? Voilà. Du monde ! — Là-bas. (*Il s'enfuit.*)

PRÈS DE L'ÉTANG

WOYZECK.

Voilà. Au fond ! (*Il jette le couteau.*) Ça s'enfonce dans l'eau noire, comme une pierre. — Non. C'est trop près. Quand ils se baigneront... (*Il entre dans l'étang et lance le couteau au loin.*) — Voilà. C'est maintenant dans le sable, mais s'ils plongent pour chercher des coquillages ?... Bah ! Il rouillera. Qui pourra le reconnaître ? — Ah, si je l'avais caché... — Est-ce que j'ai encore du sang ? Il faudrait me laver. Voilà une tache. Et encore une tache... (*Des passants surviennent.*)

PREMIER PASSANT.

Arrête !

SECOND PASSANT.

Entends-tu ? Silence ! Voilà !

PREMIER PASSANT.

Voilà ! Encore un bruit.

SECOND PASSANT.

C'est l'appel de l'eau. Il y a déjà bien longtemps que personne ne s'est noyé. Allons-nous en, il ne fait pas bon l'entendre.

PREMIER PASSANT.

On l'entend de nouveau — c'est comme un homme qui meurt.

SECOND PASSANT.

C'est lugubre. Le brouillard, partout le brouillard. Il fait gris.
— Et ces insectes qui bourdonnent, comme des fantômes. Allons-nous en.

* L'AUBERGE

WOYZECK.

Tournez, dansez, encore, encore, puez et suez, vous ne lui échapperez pas quand même.

(Il chante.)

*La gentille servante
De Madame l'hôtesse
S'assied dans son jardin
Jour et nuit,
S'assied dans son jardin,
Jusqu'au coup de minuit
Elle attend les soldats.*

(*Il danse.*) Voilà Catherine, assieds-toi. J'ai chaud, chaud.
(*Il ôte son habit.*) C'est ainsi, le diable prend l'une et laisse courir l'autre. Catherine, tu es toute chaude. Pourquoi donc ? Catherine, toi aussi tu seras froide. Sois gentille. Ne peux-tu pas chanter une fois ?

CATHERINE.

*Je ne veux pas aller en Souabe,
Ne porte pas de jupes longues,
Ne mets pas de souliers pointus,
Les jupes longues,
Et les souliers pointus
Ne sont pas faits pour les servantes.*

WOYZECK.

Non, non, pas de souliers, on peut aller en enfer sans souliers.

CATHERINE *chante.*

*Fi, mon gars, ce n'est pas gentil,
Garde-le, ton argent
Et reste seul cette nuit.*

WOYZECK.

Oui, vraiment, je ne voudrais pas me couvrir de sang.

CATHERINE

Mais qu'as-tu à la main ?

WOYZECK.

Moi ? Moi ?

CATHERINE.

C'est rouge ! Du sang !

(Des gens les entourent.)

WOYZECK.

Du sang ?

L'AUBERGISTE.

Hou ! hou ! du sang !

WOYZECK.

Je crois que je me suis coupé, là, à la main droite.

L'AUBERGISTE.

Mais vous en avez jusqu'au coude !

WOYZECK.

Je l'ai frotté.

L'AUBERGISTE.

Quoi, frotté le coude droit de la main droite ? Vous êtes adroit.

UN FOU.

Alors, l'ogre dit : « Je sens, je sens la chair humaine. Pouah ! ça sent mauvais ! »

WOYZECK.

Malédiction, que voulez-vous ? Est-ce que cela vous regarde ? Faites place, ou je vous... Malédiction ! Croyez-vous que j'ai tué quelqu'un ? Suis-je un assassin ? Qu'avez-vous à me regarder ? Regardez-vous vous-même ! Place !

(Il se sauve.)

* ENFANTS

PREMIER ENFANT.

Courons, Marguerite.

DEUXIÈME ENFANT.

Qu'y a-t-il ?

PREMIER ENFANT.

Tu ne sais pas ? Ils sont déjà tous là-bas. Ils en ont trouvé une.

DEUXIÈME ENFANT.

Où ?

PREMIER ENFANT.

A gauche, au-dessus du ravin, dans le bois près de la croix rouge.

DEUXIÈME ENFANT.

Venez vite, que nous n'arrivions pas trop tard. On pourrait l'enlever avant.

* AGENTS DE POLICE, WOYZECK, MÉDECIN, JUGE.

UN AGENT DE POLICE.

Un bon meurtre, un vrai meurtre, un beau meurtre, aussi beau qu'on pouvait le souhaiter ; il y a longtemps que nous n'en avons pas eu un pareil.

GEORG BÜCHNER (1813-1837).

traduit de l'allemand par JEANNE BUCHER,
BERNARD GROETHUYSEN, et JEAN PAULHAN.

